

Emmanuel Bove

CŒURS ET VISAGES

(1928)

CHAPITRE PREMIER

Par une douce soirée d'hiver, André Poitou s'achemina à pas lents vers l'hôtel Gallia. De nombreux consommateurs étaient attablés à la terrasse des cafés. Ils apercevaient, à travers un brouillard jaunâtre et mobile, les arbres dénudés du boulevard, les lumières tremblantes des enseignes et cette foule où même le promeneur aux vêtements clairs passe inaperçu. Les fêtes de Noël approchaient. Derrière les vitres embuées des restaurants, aux tringles des rideaux, non de dentelle innocente mais de velours, pendaient des pancartes de carton glacé sur lesquelles les patrons vantaient, en caractères d'imprimerie, les avantages de leur réveillon.

André Poitou avait voulu se rendre seul à l'hôtel Gallia où ses parents et amis avaient organisé, ce soir-là, un banquet pour fêter sa récente nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur. Mais cela n'avait pas été sans mal qu'il s'était débarrassé de son frère Maurice qui, depuis plusieurs jours déjà, souhaitait de faire une sorte d'entrée triomphale dans la salle du banquet au côté du nouveau légionnaire.

André Poitou ne se hâtait pas. Cet instant de solitude précédant un hourvari comme jamais il n'en avait connu lui semblait délicieux. Tout contribuait d'ailleurs à entretenir sa joie. La proximité du jour de l'an unissait le monde de la rue. Les voitures circulaient comme en une immense figuration sur les côtés de laquelle il n'y eût point eu d'espace désert. En criant les journaux, les camelots avaient une intonation inhabituelle. Ce n'était plus des camelots misérables, souffrant du froid ou de la faim, mais des camelots semblables aux déménageurs, aux charbonniers, aux sergents de ville que les enfants rêvent de devenir.

Bien qu'il ne fût pas en retard, André Poitou se contraignit à ne pas presser le pas. Mais il avait beau se persuader que peu nombreux devaient être encore les convives, il lui apparaissait, parfois, qu'ils étaient tous arrivés, qu'ils s'étonnaient de son absence, que certains même étaient déjà partis à sa recherche. Il tirait alors sa montre avec inquiétude et les aiguilles, sans force sur huit heures moins vingt, le rassuraient aussi rapidement qu'il s'était ému un instant auparavant.

Cela avait été sur une liste du ministère du Commerce que le nom de M. André Poitou avait figuré et même, pour être plus précis, le lendemain de la publication de cette liste, au côté de deux autres noms qui, comme le sien, avaient été omis.

André Poitou méritait cette croix. Il remplissait toutes les conditions

requises. Son âge, sa situation, les services qu'il avait rendus au commerce national, les nombreuses sociétés, corporations, associations dont il faisait partie l'avaient poussé jusqu'à cette dignité. Cependant, la chance l'avait quelque peu aidé puisque un millier d'autres candidats, offrant autant de titres que lui, avaient été évincés.

Directeur d'une des plus importantes fabriques de chaussures de France, il employait trois mille ouvriers. À Paris seulement, sept ou huit magasins portaient son nom. C'était un homme d'une soixantaine d'années dont l'ascension s'était subitement arrêtée au lendemain de la guerre. Les longues années de lutte l'avaient lassé. À présent il se détournait de ses occupations et c'était un sujet d'étonnement pour ses proches que de voir ce sexagénaire, modeste et travailleur, rechercher de plus en plus un aspect jeune et sportif. Dans le ralentissement des affaires que connut sa fabrique au cours des années 1920 et 1921, il s'était peu à peu transformé. Le calme subit, après la surproduction de la guerre, l'avait amené à réfléchir. Les plaisirs de la vie, émergeant lentement de la brume qui jusqu'alors les avait baignés, s'étaient présentés à ses yeux.

Une seconde jeunesse succéda à l'âge mûr. Les effets d'une littérature lointaine commencèrent à se manifester. Brusquement il voulut vivre, voyager, aimer, prendre à la hâte tout ce qu'il avait dédaigné ou ignoré. Il calcula qu'il avait encore devant lui dix années de santé. Le passé lui inspira horreur. Comme l'homme qui évite une maison où il vécut avec une maîtresse et qui lui rappelle qu'il n'a pas su aimer, qu'il a été injuste, il le supprimait. S'il s'observait, c'était pour ne plus y penser. Son regard se porta en avant. Les souvenirs de l'adolescent, dont les yeux agrandis par la joie de vivre se promènent sur l'avenir, sont d'une fraîcheur et d'une pureté extraordinaires. Il ne peut croire que déjà des biens lui sont ôtés. Cette incrédulité fait qu'il les conserve en lui aussi palpitants, aussi lumineux que ceux qu'il entrevoit. Il n'en était pas de même en l'esprit d'André Poitou. Son passé était bien mort. Il pensait qu'il fallait désirer son abolition complète pour que la vie, demain, fût belle, qu'il fallait tout oublier, et ses débuts pénibles et sa lente ascension, pour que le futur ne fût pas gâché.

Sa situation était à présent des plus brillantes. Obéissant à une sorte de bon sens, André Poitou n'avait rien fait, durant longtemps, pour la considérer d'une autre manière qu'au commencement de sa carrière. Il n'avait eu, d'ailleurs, aucun mal à prendre cette détermination. Chaque pas en avant avait été accompli si péniblement qu'il eût fallu un léger effort de sa part pour juger du chemin parcouru. Cette façon de considérer avec indifférence son ascension s'était pourtant modifiée avec l'âge. Depuis plusieurs années déjà, André Poitou prenait plaisir à

s’écarter, en imagination, de ses biens et à se les représenter sous un aspect définitif. Parfois, lorsqu’il était seul, il murmurait, comme absent : « Voilà ma vie ! Elle a commencé modestement. Peu à peu, je me suis élevé. Sa courbe est celle de toutes les vies normales. » Et c’était un peu la certitude que ses écarts ne pourraient la modifier qui avait amené cette soif de vivre dont il ne se défendait plus.

Dernièrement, il avait fait raser sa moustache. Mais on devinait, même ceux qui le voyaient pour la première fois, que son visage glabre avait été longtemps barré par une moustache. Le dessus de la bouche, d’être tout à coup à l’air après avoir été masqué durant près de quarante ans, semblait d’une chair plus fragile. C’était comme si André Poitou fût sorti avec, à son veston, un accroc qui eût laissé paraître un peu de peau. Et le reste du visage, inconscient de la modification apportée, demeurait celui de la moustache, c’est-à-dire que le nez paraissait un peu trop haut, les joues un peu trop pleines, et les yeux même un peu trop clairs, privés qu’ils étaient de l’ombre de la moustache.

Il allait au théâtre, parfois même il soupait dans quelque restaurant. Lui qui, jusqu’alors, ne s’était jamais lié, il commençait à avoir des amis. Il devenait plus indulgent pour ses employés et souffrait moins de la difficulté de surveiller ses succursales. L’après-midi, il lui arrivait même de se laisser entraîner par quelque jeune femme. Il remarquait certaines de ses vendeuses, se souvenait dans quel magasin elles étaient employées et, fréquemment, s’arrangeait pour les inviter à dîner.

Peu après avoir obtenu son permis de conduire, il acheta une automobile. Il conduisait d’une manière raide, saccadée et avec une telle prudence qu’à son côté l’on rougissait tant il était visible qu’il craignait de détériorer sa voiture. Lui qui, jamais, n’avait eu de relations, il commençait à recevoir des invitations et, parfois, ce qui le transportait de joie, des places pour le théâtre. Il était heureux comme un enfant d’entrer ainsi dans la vie, de se mêler au monde. À chaque instant, des détails le surprenaient. Pour masquer son ignorance, dont seulement à présent il avait honte, il simulait, au milieu de son entourage, une sorte d’indifférence. Lui parlait-on de la Pavlova, qu’il s’efforçait de ne pas déformer ce nom bizarre et de répéter exactement les syllabes qu’il avait entendues.

— La Pavlova a le sens inné de la danse, lui disait-on.

Il répondait d’une voix douce, comme pour se la représenter avec plus de netteté :

— La Pavlova.

C’était tout. Il lui arrivait, pourtant, d’écorcher des noms propres.

— Si vous aviez entendu de Max, lui dit-on, une fois.

Alors, toujours avec le même air, il répéta :

— Max.

De nouveau il regarda sa montre. « Cette fois, il est temps », pensa-t-il. Il pressa le pas. Il était guilleret. Cette Légion d'honneur, pour une des rares fois de sa vie, lui donnait du recul. En cet instant de consécration, comme à une halte, il se retournait. Le chemin parcouru se perdait derrière lui en une perspective toujours plus floue. Les années de piétinement se confondaient avec celles d'avancement excessif. L'ensemble formait une ligne droite et toujours ascendante.

« Est-ce que je vais boire un petit verre ? » se demanda-t-il.

Il entra dans un bar, commanda un anis au comptoir.

« Cela me donnera du courage. Après tout, c'est bien mon tour. »

Il lui plaisait d'opposer pour lui seul, à la grandeur du banquet, un geste de promeneur désœuvré, d'autant que ce geste faisait partie des libertés qu'il avait prises depuis peu. Il alluma une cigarette. Jusqu'à ces dernières semaines, avec un entêtement extraordinaire, il n'avait jamais fumé et avait refusé toutes les cigarettes qu'on lui avait offertes. À présent, il achetait du tabac égyptien. Il n'avait pas la gaucherie des femmes. C'était bien comme un homme qu'il fumait, mais d'une manière si méticuleuse, si prudente que chaque fois qu'il allumait une cigarette on eût dit un événement.

— Je bois cet anis et je vais…, dit-il en souriant au garçon.

Il était pâle. L'émotion qu'il ressentait l'oppressait.

— Ce serait tout de même ridicule qu'on me vît ici avant, murmura-t-il. Il est d'ailleurs huit heures et quart. C'est le moment ou jamais.

Ses mains étaient moites. Par moments, un frisson le secouait.

« Joli petit visage ! » se dit-il en sortant, comme il venait de croiser une passante.

On apercevait, à deux cents mètres, la rampe rouge de l'hôtel Gallia qui éclairait le boulevard. Il se dirigea vers elle, le visage brûlant et baigné par un air humide et tiède. Bientôt, il distingua, tout illuminées, les grandes baies vitrées du hall de l'hôtel. Des tentures les voilaient. Au travers on apercevait pourtant les lustres comme entourés d'une gaze.

CHAPITRE II

En entrant dans l'immense salle dont les lames neuves du parquet, les cristaux étincelaient, André Poitou, ébloui, s'arrêta un instant. Sa silhouette se répétait à l'infini dans les glaces. Une foule d'invités allait et venait. Un murmure, qui parut au commerçant toujours grandissant, vibrait dans l'air.

L'hôtel Gallia venait d'être achevé. Aussi tout était-il prévu, dans cette sorte de galerie réservée aux banquets, pour que le service et le confort ne laissassent rien à désirer. Aucune porte n'était condamnée. À cause de la hauteur du plafond, l'hôtel n'avait pas de premier étage. À partir du deuxième seulement se trouvaient les chambres. On sentait que, durant plusieurs années, tout demeurerait neuf, confortable et pratique. Plus tard peut-être, le monde fuyant l'espace, la vaste galerie serait divisée en petits salons particuliers, les boiseries aujourd'hui peintes de couleurs fraîches, couvertes de lourdes tentures.

À l'extrémité de la salle, dans une sorte de fumoir-serre, des hommes buvaient debout et parlaient. On entendait le bruit, un peu trop criard, des monte-charge qui descendaient jusqu'aux cuisines aménagées sous le sous-sol, celui-ci ayant été réservé à une académie de billard, aux vestiaires et aux cabines téléphoniques.

Ce système de monte-charge était une des particularités de l'hôtel Gallia. Comme les chambres étaient superposées les unes exactement au-dessus des autres, le même monte-charge, dans la cage duquel on entendait à la fois des rires, des conversations, des scènes de jalousie, des pleurs, des commandes de garçons, en desservait autant qu'il y avait d'étages. Dans chaque chambre, il suffisait de sonner pour qu'une minute après une ampoule rose signalât que, dans l'espèce de meuble-gramophone qui masquait ce monte-charge, se trouvait le petit déjeuner commandé.

Le commerçant fit quelques pas. Les invités l'avaient remarqué, mais personne ne bougea ni ne s'interrompit de parler. Il en est presque toujours ainsi lorsque l'homme attendu paraît. Bien qu'il ait été vu par tout le monde, le murmure des voix continue durant une seconde comme si rien n'était.

Les convives étaient, les uns disséminés par groupes, les autres assis à deux ou trois sur le même fauteuil. D'autres encore lisaient le menu et cherchaient leur place. Des garçons s'empressaient de mettre la dernière main aux couverts. La longue table était parsemée de fleurs et

de fruits. Un calicot, comme on en voit les jours de vente-réclame, fixé sur la longueur d'une paroi, annonçait que la direction du Gallia s'était assuré, pour les fêtes du jour de l'an, le concours d'un jazz, ainsi que celui du violoniste Carré, premier prix du Conservatoire de Paris. Par les portes vitrées, donnant sur le hall, on apercevait les habitants de l'hôtel que la curiosité amenait presque jusqu'au seuil de la galerie et qui se gardaient de faire un pas de plus, de peur de se trouver dans un endroit défendu.

Cette soirée était peut-être la plus belle qu'André Poitou eût connue. Elle rendait plus tangible sa réussite. Sur la fin de sa vie, c'était un recommencement tellement imprévu qu'il semblait au commerçant que chaque jour qui allait suivre serait comme avantagé. Il dissimula son émotion sous un air de satisfaction et s'avança franchement. Un petit vieillard, vêtu pour la circonstance d'une jaquette bordée de soie noire, vint tout de suite à sa rencontre. Il voulait être le premier à le complimenter pour que le commerçant en gardât plus nettement le souvenir. Par cet échange de paroles qui, parce qu'elles seraient les premières, sembleraient encore appartenir à la vie quotidienne, il créerait une sorte d'entente tacite qui durerait autant que le repas et qu'il se proposait de ranimer au moment du départ.

— Te voilà enfin, mon cher Poitou ! dit-il. C'est pour toi, ce décor grandiose. C'est pour toi que nous sommes tous réunis ici. Comme tu dois être heureux !

— Ne me parle pas, Lorieux, fit le commerçant. Je suis trop ému en cet instant pour te répondre comme tu le mérites.

Ce Lorieux était le docteur auprès de qui, depuis ses débuts, André Poitou se rendait chaque fois que sa santé laissait à désirer. Trente ans durant, les deux hommes n'avaient eu que de vagues relations. Cela n'avait été que dernièrement qu'André Poitou, obéissant au besoin subit de se lier, s'était mis à fréquenter le vieillard. Celui-ci, devant l'importante situation de son client, fit alors taire l'animosité que la froideur et le dédain du commerçant avaient provoquée en lui. Du jour où André Poitou lui avait consenti son amitié, il avait compris qu'il était de son intérêt de l'accepter sans faire la moindre allusion au passé. Aussi, pour justifier cette acceptation rapide, affectait-il d'avoir, lui aussi, un caractère bizarre et simulait-il avec bonheur un goût de rajeunissement et un besoin de rompre avec une longue solitude, ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas de confier à ses proches que Poitou lui faisait l'effet d'une « coquette en retraite ».

« En retraite » était une de ses expressions favorites. Quand il voulait se moquer d'un homme d'un certain âge, il se servait toujours de ces mots. C'était peut-être que, plus très jeune lui aussi, il était mal

à l'aise de traiter quelqu'un de « vieux » alors qu'« en retraite » ne l'atteignait pas puisque, malgré ses soixante-dix ans sonnés, il exerçait toujours.

M. Poitou pensait donc que le docteur était son plus grand ami. Il avait pour lui des délicatesses de jeune homme. De peur de manquer son anniversaire, il décollait le bas des feuilles de son calendrier et, sur le 17 janvier, faisait une énorme croix. S'il s'absentait, il ne manquait pas de lui envoyer un télégramme pour lui annoncer qu'il était bien arrivé, ce dont Lorieux se moquait complètement.

Pourtant, malgré son indifférence, ce dernier redoutait toujours quelque anicroche. Il avait de nombreuses relations dont il avait tu l'existence à son ami. Aussi, quand les deux hommes sortaient ensemble, Lorieux tremblait-il toujours de s'entendre interpeller à peu près en ces termes : « Hé, Lorieux ! Où vas-tu comme cela ? » ce qui eût détruit d'un seul coup ce qu'il avait patiemment laissé entendre à André Poitou.

D'ailleurs, ce que justement il craignait était arrivé dernièrement. Comme le commerçant lui avait rendu visite, un certain Jacques Soulat était entré dans le cabinet du docteur. Force avait été à Lorieux de présenter l'un à l'autre ses deux hôtes.

André Poitou, comme il fallait s'y attendre, avait été légèrement froissé, mais, d'autre part, tellement content d'agrandir le cercle de ses relations qu'il n'en avait pas gardé rancune à son ami. Après son départ, Lorieux s'était expliqué auprès de Jacques Soulat.

— C'est un névrosé, tu comprends. Présente-le à ta femme ; invite-le à dîner un soir. Il sera heureux comme tout. Pour ce que ça coûte, autant être bien avec lui.

À partir de ce jour, les trois hommes devinrent inséparables. Mais il y eut toujours quelques nuances dans leurs relations respectives. C'est ainsi que M. Poitou, lorsqu'il avait besoin d'un renseignement, s'adressait au docteur. Malgré tout, il était un peu jaloux de Soulat, mais il n'osait montrer ses sentiments. Celui-ci, qui fréquentait Lorieux depuis plus de vingt ans, admettait très bien l'immixtion du commerçant dans l'amitié qu'il avait pour Lorieux. Il avait compris, une fois pour toutes, qu'elle ne serait jamais assez forte pour supplanter la sienne et, par respect pour la situation importante du commerçant, il se surveillait de manière à ne jamais laisser percer une pointe de jalousie. Il agissait même, devant André Poitou, assez cavalièrement à l'égard de Lorieux, le quittant soit brusquement, soit avec indifférence. Si le hasard faisait que le docteur et lui eussent projeté quelque chose et que, justement, le commerçant proposât à Lorieux de passer l'après-midi avec lui, Jacques Soulat s'effaçait

immédiatement en disant :

— Mais si… Mais si… allez ensemble. J'avais complètement oublié un rendez-vous important. De toute façon, je n'aurais pas pu rester plus d'une demi-heure.

Cette façon de faire l'avait tout de même rendu sympathique à André Poitou qui ne s'apercevait pas qu'il y avait, derrière cette attitude, une entente entre les deux hommes. Et, lorsque Lorieux, entre ses amis qui voulaient céder chacun leur place, affectait de tenir également à la compagnie de l'un et de l'autre, le commerçant ne discernait pas qu'au fond tous deux eussent été contents de se débarrasser de celui qu'ils appelaient entre eux : « Le crampon. »

Après avoir échangé quelques paroles avec le docteur, sans penser à ce qu'il disait, l'esprit uniquement tendu vers la foule qui l'entourait, tout en s'appliquant, par politesse, à ne pas quitter Lorieux des yeux, ce qui donnait à son regard quelque chose d'étrange, de faux, André Poitou fit cordialement :

— Alors, je te quitte une minute. À tout à l'heure.

— Tu me laisses déjà ? repartit Lorieux à la façon de ces amoureux qui, après avoir donné à leur maîtresse la permission de sortir, leur disent, au moment de se séparer : « Tu es bien pressée ! »

André Poitou venait à peine de faire quelques pas dans la salle qu'un groupe, composé de cinq ou six personnes, l'entoura. Parmi elles se trouvaient justement Jacques Soulat et sa femme, Marthe, à qui, visiblement, la leçon avait été faite. Elle suivait son mari, à peine faisait-il un écart, comme dans une foule où elle eût craint de le perdre et cela tout en regardant derrière elle.

— Grand soir ! fit Jacques Soulat. Nous sommes tous de cœur avec vous.

Lorsqu'un homme est l'objet de la considération générale, la susceptibilité de chacun s'accroît. Son serrement de main habituel ne suffit plus. Quant à l'accolade, elle ne peut être que condescendante. André Poitou le sentait. Aussi cherchait-il désespérément un milieu, ce qui amena Jacques Soulat à penser que son ami était débordé par l'ampleur du banquet. Il en conçut une certaine satisfaction, car c'était non sans une envie secrète qu'il s'était rendu à l'hôtel Gallia.

D'un naturel méchant, il employait le plus clair de son temps à mettre au net les défauts d'autrui, à les dégager du nuage qui les enveloppait, à les présenter aussi froidement qu'un objet tiré d'une collection, après les avoir réduits, déformés, sans tenir compte des qualités qui, vraisemblablement, les compensaient, ni des raisons qui les avaient fait naître ou pouvaient les excuser. Comme il arrivait vite

au bout de la tâche qu'il s'imposait et que la rage lui venait de remarquer que ses constatations ne rendaient pas ses interlocuteurs différents, il tâchait de les vexer, non avec franchise, mais d'une manière cauteleuse qui lui permettait de se rétracter sans le paraître.

— Grand soir mérité, ajouta un homme d'une quarantaine d'années, dont le visage était encadré d'une barbe noire et dont la stature imposait le respect.

C'était un Grec établi en France depuis 1910, du nom d'Aristide Baladis. Pendant la guerre, il s'était engagé à la Légion étrangère et, tout de suite, avait été grièvement blessé. Il arborait à la boutonnière une Légion d'honneur à titre militaire. Dès son retour, il avait loué un vaste appartement où, aidé de quelques spécialistes, il confectionnait des chaussures sur mesure à des prix excessifs. Il portait un smoking d'une coupe nouvelle. On devinait, en l'examinant, que tout de son attitude dépendait du milieu où il se trouvait. Il semblait continuellement se plaire à laisser errer sur sa personne l'habitude qu'il avait des femmes élégantes. Ce soir-là, à l'hôtel, il affectait l'aisance d'un homme familier des réceptions et des dîners. De temps à autre, il quittait pourtant sa bonne humeur afin de jeter un coup d'œil froid sur les convives. Une princesse se fût égarée en ce lieu qu'on eût facilement imaginé Aristide Baladis bombant le torse, se détachant de toutes ses forces de son entourage, se levant même et, avec des gestes subitement autres, conduisant galamment l'intruse au petit salon qu'elle cherchait.

André Poitou le regarda avec un attendrissement qui couvrit ses yeux d'une sorte de buée.

— Vous êtes venu aussi ? Comme c'est gentil !

— Mais il ne pouvait en être autrement…

— Merci, mon bon ami. Merci.

Les deux hommes se serrèrent longuement la main.

Et le plus étrange fut que, au cours de cette effusion, Aristide Baladis avait un air réellement protecteur à l'égard du commerçant dont la fortune était peut-être cent fois plus importante que la sienne.

CHAPITRE III

Une haute cheminée qui avait ceci de particulier que, malgré les chenets, la grille, le garde-feu, la crémaillère, elle était fausse, décorait un côté de la longue galerie. Trois hommes conversaient près d'elle. C'étaient des amis de M. Poitou. En se mettant ainsi à l'écart, ils voulaient montrer que des liens, qu'ils n'avaient pas besoin d'afficher et qui étaient plus solides que ceux des autres convives, les attachaient au commerçant. Comme le camarade d'un homme politique influent qui, fort des marques d'affection qui l'attendent, ne vise au cours d'une cérémonie qu'à faire preuve d'indépendance et de détachement, les trois invités affectaient de ne pas voir André Poitou. Quand celui-ci passait près d'eux, ils semblaient plongés dans des réflexions absorbantes. Surtout, ils ne voulaient pas que le commerçant, par un mot froid, vînt leur rappeler la fragilité des sentiments qui les unissaient. En s'effaçant, ils croyaient montrer qu'ils comprenaient fort bien qu'en une telle circonstance le commerçant n'avait point le temps de leur parler comme il le faisait ordinairement et mériter ainsi sa reconnaissance. Ils ne se trompaient d'ailleurs pas.

Au milieu de la foule qui avait envahi la salle du banquet, André Poitou avait perdu son sang-froid. Devant ses amis, il était gêné, tellement il eût désiré les accueillir par un mot aimable et, en même temps, tellement il eût voulu les quitter pour aller vers d'autres. Quand il passait devant une figure de connaissance, il s'arrêtait, mais juste le temps d'échanger quelques phrases. Pour abandonner ses interlocuteurs, il avait adopté une façon étrange. Pendant qu'on lui parlait, son visage, qui avait été souriant aux premiers mots, s'embrunissait, puis se tournait distraitement vers un point quelconque de la salle. Soudain, le commerçant disait : « Oui… oui… je vous comprends. » Puis, toujours durant qu'on s'adressait à lui, il s'éloignait doucement sans, pourtant, tourner nettement le dos. Ce n'était que quelques mètres plus loin que, faisant un détour, il serrait de nouveau une main, échangeait quelques paroles jusqu'à ce que le même manège recommençât.

Parmi les gens qui circulaient à petits pas dans la galerie, il en était qui connaissaient tout le monde et d'autres qui se trouvaient perdus. Ces derniers, le visage sévère, s'immobilisaient parfois devant la place qu'ils allaient occuper pendant le dîner. Ils prenaient alors le menu dans leurs mains tremblantes, le lisaient plusieurs fois, le remettaient exactement à l'endroit où ils l'avaient pris. Puis ils s'éloignaient,

s’approchaient des portes qu’ils franchissaient pour inspecter ce hall où passaient des habitants de l’hôtel qui, seuls, calmes, l’air légèrement ennuyé, semblaient ne pas savoir comment employer leur soirée.

Pendant ce temps, les familiers de ce genre de réjouissances quittaient à chaque instant les groupes dont ils faisaient partie pour se mêler à d’autres où ils ne restaient pas davantage, rebroussaient chemin, prenaient soudain un invité par le bras, le conduisaient dans l’embrasure d’une fenêtre, l’encerclaient de grands gestes, s’interrompaient soudain pour saluer des gens qui passaient. Brusquement, ils s’excusaient pour aller dire à quelque convive un seul mot, puis, s’ils revenaient, repartaient aussitôt, impatients qu’ils étaient de parler à tout le monde.

— Bonsoir, mon cher. Ah ! vous êtes des nôtres ! Que devenez-vous donc ? Comment se fait-il qu’on ne vous voie plus ? Avez-vous obtenu ce que vous désiriez ? Et madame, et votre fils ? Vous habitez toujours à la même adresse ? disaient-ils sans attendre les réponses, tirant des calepins de leurs poches, désireux seulement d’aller poser les mêmes questions ailleurs.

Parfois, durant un instant, ils se trouvaient seuls. On les remarquait alors, au milieu du brouhaha, immobiles, tournant la tête à droite et à gauche, aux aguets, comme quelque bête pourchassée. Sur leur visage, on lisait une expression presque angoissée. Durant ce court intervalle de solitude, il semblait qu’ils pressentissent que des événements importants se préparaient sans eux, qu’ils allaient arriver trop tard pour bénéficier de quelque avantage, que c’était justement à cette minute qu’ils eussent dû être mêlés plus étroitement à la foule. Leurs yeux cherchaient désespérément un visage familier. Mais le trouvaient-ils, qu’immédiatement il leur apparaissait, devant la multitude d’appétits que le nombre et la qualité des convives faisaient naître en eux, qu’il n’était pas celui vers lequel il fallait se diriger. Ils hésitaient encore jusqu’à ce que, finalement, ils adressassent la parole au premier venu.

Il était un manège plus amusant encore à observer. Lorsque André Poitou causait avec quelqu’un, on voyait souvent s’approcher un invité qui, s’arrêtant à quelques pas du commerçant, les yeux fixés sur celui-ci afin de montrer à autrui qu’il voulait être le premier à lui parler, attendait que le nouveau légionnaire fût seul. À ce moment, il l’accostait aussitôt et, le visage tellement affable qu’il contrastait avec celui, dur et sévère, destiné auparavant à écarter d’autres solliciteurs, il engageait une conversation que l’on devinait devoir être longue à la rapidité du débit et à l’abondance des gestes. Mais il arrivait qu’un autre convive, ayant fait le même calcul, s’avançait en même temps que le premier vers André Poitou. Humblement tous deux attendaient

alors que le commerçant marquât une préférence. Pour se tirer de ce pas, le commerçant les présentait l'un à l'autre et s'éclipsait dès que, par inattention, ils échangeaient quelques répliques.

Ce fut à la suite d'une opération stratégique de ce genre que Fortunat, un mutilé de guerre d'une quarantaine d'années, dont M. Poitou se servait comme garçon de bureau et qu'il avait invité dans un esprit de libéralisme destiné à le rendre sympathique au petit personnel, s'approcha de son directeur. Celui-ci l'accueillit par son habituel : « Comme je suis content que vous ayez pensé à venir ! » puis voulut l'abandonner.

Mais Fortunat le suivit en marmottant :

— Écoutez-moi, monsieur le Directeur. J'ai juste un mot à vous dire. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient.

André Poitou s'arrêta. Il pressentait une fâcheuse demande d'argent. Mais ne laissant rien paraître de ses pensées, il fit d'un ton jovial, comme s'il n'eût pu même envisager une telle intervention, cela afin de décourager l'employé :

— Je vous écoute… mais soyez bref… je ne sais où mettre la tête.

Sans se démonter, Fortunat commença :

— Je vous demande pardon, monsieur le Directeur, de vous parler ici de choses personnelles. Mais je suis dans une situation très critique. Ma femme est gravement malade. C'est ce qui m'a donné le courage de vous adresser la parole. J'aurais voulu que vous fassiez quelque chose pour elle, si c'était possible.

André Poitou se sentit tout à coup flatté par cette demande. Elle lui apparut comme un des accidents inévitables aux jours de triomphe. Il avait assez d'expérience pour savoir que plus on s'élève, plus sont audacieuses les sollicitations. C'était donc le signe qu'il était monté bien haut pour que l'un de ses employés se permît de prendre une telle liberté. Mais comme il pensa que cette satisfaction d'amour-propre devait être ignorée de son interlocuteur, il abandonna l'intention qu'il avait eue, un instant, en guise de remerciement, de venir en aide au garçon de bureau, et redevint le directeur de la Maison Poitou.

— Mais vous n'avez qu'à faire une demande. Elle me sera transmise. Je l'examinerai avec bienveillance. Si elle est légitime, je n'ai aucune raison de vous la refuser.

— Elle est faite, monsieur le Directeur.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? Je ne vais tout de même pas aller à mon bureau en ce moment. Je l'examinerai, c'est tout ce que je peux vous dire.

— Mais, monsieur le Directeur ne viendra sans doute pas demain. Et c'est pressé. Je voulais vous en parler déjà hier. Mais vous n'êtes pas venu.

— Bien… bien… nous verrons cela.

André Poitou s'éloigna en prononçant ces derniers mots. Cette intervention lui causait une sorte de malaise.

— C'est du chantage. Je vais le mettre à la porte. Cela ne se fait pas. Je le mérite, d'ailleurs. Quand on invite des employés on a toujours des histoires de ce genre.

La tête baissée, réfléchissant à cet incident ridicule, il fit quelques pas sans voir personne.

— Qu'est-ce que tu as donc ? demanda Jacques Soulat, près de qui il venait de passer.

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Tu as l'air bien absorbé.

— Non. Je pensais. Oh ! je n'ai rien… rien de bien grave.

Soudain des cris poussés par une femme partirent du fond de la salle :

— Monsieur Poitou, monsieur Poitou !

Les personnes qui venaient d'entourer le commerçant s'écartèrent pour lui laisser voir qui l'appelait, cependant que Jacques Soulat dit tout bas à son ami Lorieux :

— Quelle journée pour lui !

Celle qui avait interpellé ainsi M. Poitou était une femme âgée mais fardée dont le commerçant avait fait la connaissance d'une manière fortuite. Veuve d'un général, elle était venue, un matin, à son bureau, ainsi qu'elle l'avait d'ailleurs déjà fait chez la plupart des gros commerçants de Paris et, remettant sa carte à l'appariteur, Fortunat justement, elle avait dit avec autorité :

— M. Poitou m'attend. Faites-lui passer ma carte. Je veux lui parler. C'est indispensable.

Introduite dans le bureau du directeur qui, à cette époque, tentait déjà de se lier, elle avait continué :

— Je viens de la part d'une maison concurrente. Ne m'en veuillez pas pour cela, monsieur Poitou. Ma famille est trop honorable pour que je me prête à de déloyales manœuvres. Mon pauvre mari est mort. Il était général, son père également, et moi, je suis d'une famille des plus respectées de Touraine. Je suis la fille d'un gros viticulteur. On peut fouiller dans mon passé. Il est sans tache. Quant à mon honnêteté,

elle est connue de tous les gens qui m'ont approchée. Vous pouvez prendre des renseignements partout.

C'était un travers de Mme Wegener – elle s'appelait ainsi – de perdre tout contrôle dès qu'il s'agissait de son honnêteté. Elle accumulait alors sur cette dernière tant d'épithètes louangeuses qu'elle en perdait le fil de ses phrases.

Finalement, elle demanda à M. Poitou la promesse d'une gérance de succursale. Après avoir recueilli sur la veuve du général des renseignements favorables, le commerçant se décida à lui confier sa succursale de la rue de Rivoli, mais sur les instances de Mme Wegener qui « n'était pas faite pour cette clientèle populaire des samedis » il la mit, tout en éprouvant ce sentiment désagréable que provoque une générosité sous-estimée, à la tête de la succursale de l'avenue des Ternes, non sans difficulté, car le titulaire se refusa longtemps à permuter avec la rue de Rivoli.

À la suite de cette réussite, Mme Wegener devint de plus en plus exigeante. Il ne se passait point de jour qu'elle ne téléphonât à M. Poitou pour lui demander de sanctionner une révocation, pour lui recommander d'autres veuves « qui vous rendront des services, je ne dis pas de mon ordre, mais de représentation et de publicité ». Ce dernier mot, bien qu'elle n'en comprît que vaguement le sens, revenait constamment sur ses lèvres dès qu'elle parlait d'affaires.

— N'oubliez pas, disait-elle, chaque fois qu'elle voyait le commerçant, que je n'ai jamais fait la « marchande ». Les affaires, la publicité me sont étrangères.

Elle mettait son amour-propre à paraître l'égale de son directeur. À chaque instant elle lui téléphonait pour lui demander conseil :

— C'est vous, monsieur Poitou. Ici, madame Wegener. Excusez-moi de vous déranger. Je ne serai pas longue. Une minute seulement. Une cliente désirerait la paire douze du catalogue, teinte acajou. Peut-on la lui promettre ?

Bien que cela regardât les services de la fabrication, M. Poitou répondait aimablement. Quand il passait en tournée d'inspection, elle lui offrait une chaise, se servait des vendeuses comme de femmes de chambre, faisait chercher du porto. Il arrivait que le soir, une demi-heure avant la fermeture, elle téléphonait de nouveau :

— Monsieur Poitou, je vais en soirée, je ferme le magasin un peu plus tôt que d'habitude. Vous ne m'en voulez pas, j'espère ? Et vous savez, je vous attends toujours pour ce que vous m'avez promis. Vous ne vous en souvenez plus. Notre soirée, allons, notre soirée, vous savez bien, chez la générale Humbeeck. Vous me l'avez promis. J'ai votre parole et je la garde précieusement.

Peu à peu, toujours sous des dehors de femme qui consent à de basses besognes pour augmenter ses revenus, elle prenait de plus en plus de libertés. Elle jouait à la femme capricieuse avec le sous-entendu, éternellement apparent, que tout lui était permis puisqu'elle était veuve d'un général. Elle prenait le pli de téléphoner au domicile privé de M. Poitou pour des peccadilles. À peine lui adressait-il la parole que, aussitôt, elle se mettait à rire. Dès qu'elle se trouvait en sa présence, elle ne cessait de plaisanter et elle affectait de parler de la succursale, même après les deux ans qu'elle y avait passés, avec naïveté et indifférence.

— Ah ! oui, je comprends, répondait-elle, après une explication du commerçant. Maintenant, je ferai attention. Vous verrez que vous n'aurez plus à vous plaindre de moi. Mais comment disiez-vous ?

Et, après une deuxième explication :

— Mais j'avais compris. Au fond, c'est très simple. Il suffit de faire un petit effort pour se mettre à cette place.

CHAPITRE IV

Ce soir-là, pourtant, dans la vaste salle de l'hôtel, elle comprit qu'elle venait de se montrer trop familière et que le désir d'étonner les convives et les autres gérants qui étaient présents l'avait poussée un peu trop loin en la faisant crier, devant tout le monde : « Monsieur Poitou, monsieur Poitou ! » Aussi, dans un éclair de lucidité, voulut-elle cacher la brusquerie de cet appel sous une cascade d'éloges.

— Monsieur Poitou, dit-elle lorsqu'elle se trouva devant lui, ce jour est marqué d'une pierre blanche pour nous tous. Nous sommes avec vous, non seulement par notre présence, mais par nos sentiments.

Avec cette inconscience qui la caractérisait, elle s'adressait aux convives qu'elle ne connaissait pas, afin de trouver une approbation plus rapide. Mais cet affichage de sentiments, que tout le monde devinait peu sincères, n'allait pas sans provoquer des jalousies, d'autant plus vives que tous sentaient que la flatterie portait sur M. Poitou, devenu crédule et naïf depuis qu'il s'imaginait faire partie de la bonne société. Aussi les convives qui, jusqu'alors, avaient paru exaltés se réfugièrent-ils tous, comme s'ils se fussent entendus, dans une neutralité froide, se contentant de hocher la tête en signe d'approbation.

Ce fut à ce moment que Louis Jarrige, qui devinait que tout cela allait finir par un instant de gêne, approuva tout à coup avec chaleur Mme Wegener. M. Jarrige était un jeune homme de trente-cinq ans, blond et le visage tout parsemé de taches de rousseur. Fade et doucereux, il était ennemi de ce qu'il appelait « des histoires ». Son caractère le poussait toujours à temporiser. Un de ses inférieurs manifestait-il quelque animosité à son égard qu'il le flattait, le calmait en les mêmes termes qu'il l'eût fait pour un maître. Il ne cherchait qu'une chose : que tout le monde s'entendît bien. Mais à ce penchant vers la conciliation s'ajoutait une profonde indifférence et une sorte d'oubli complet dès qu'il s'était éloigné. Il ne savait pas ce qu'était la rancune. Du moment que, par sa parole, il avait apaisé quelque courroux, il considérait que c'était fini, de la même manière que s'il eût accompli quelque travail manuel. Aussi marquait-il une profonde surprise quand, de nouveau, on s'invectivait.

— Vous y pensez encore ! disait-il. Chez moi il y a longtemps que c'est oublié.

Il s'approcha de M. Poitou et, le prenant familièrement par les

épaules, fit de sa voix de tête en désignant Mme Wegener :

— Madame est notre porte-parole. Il n’y a qu’elle qui peut l’être.

— À nous tous, renchérit Lorieux.

— Parfaitement, répondit Louis Jarrige. À nous tous !

— Vous m’interrompez ! Laissez-moi parler, continua Mme Wegener. Je n’ai pas encore dit tout le bien que je pensais de M. Poitou. Je suis la veuve d’un général et je n’ai pas honte d’avouer qu’après la mort de mon mari, j’ai traversé des jours critiques, des jours sans pain.

— Il n’y a pas de honte à cela, coupa un homme paisible qui jusqu’à ce moment n’avait pas ouvert la bouche et avait paru rêver.

— Non, il n’y a pas de honte, fit un autre convive. « Pauvreté n’est pas vice. »

— Ceux qui ont honte, ce sont justement ceux-là qui méritent leur sort, poursuivit un troisième.

Mme Wegener, qui avait continué, malgré le tohu-bohu, criait si fort que finalement tout le monde se tut pour l’écouter.

— Je n’avais pas de quoi payer notre loyer et si je vous disais que moi, qui étais habituée aux réceptions officielles, que moi, qui ne sortais jamais sans prendre ma voiture, je me trouvais dans l’indigence lorsque M. Poitou m’a secourue. Je peux le dire maintenant que c’est fini. Eh bien, à ce moment, je n’avais pas mangé depuis quatre jours.

Mme Wegener n’avait aucune dignité. Dès qu’elle se trouvait entourée de quelques personnes, elle racontait les histoires les plus intimes et mettait les gens qui l’entouraient au courant de ses ennuis pécuniaires.

— Ce n’est pas possible. Je ne le croirai jamais.

— Je vous l’affirme. Ai-je une parole, oui ou non ?

— Quatre jours et quatre nuits ? Vous n’exagérez pas ?

— Enfin, c’est bien simple. D’un lundi à un vendredi, cela fait même cinq jours exactement.

— Cela fait, en effet, cinq jours.

— Quoi ! depuis cinq jours ? demanda un invité qui venait d’entrer.

Se tournant vers lui, Mme Wegener, après l’avoir longuement regardé dans les yeux, répondit :

— Oui, monsieur. Je n’avais pas mangé depuis cinq jours et cinq nuits.

Le nouveau convive, croyant que l’on plaisantait, voulut ne pas être en reste :

— Eh bien ! vous allez pouvoir vous rattraper ce soir, ce me semble !

Cette phrase soulagea l’assistance et Mme Wegener fut la première à en rire, mais d’une façon peu naturelle. Il était amusant de l’observer quand, ne voulant pas faire exception, elle tâchait d’épouser l’état d’esprit de son entourage, alors que sa nature l’eût, au contraire, poussée à manifester isolément. Il y avait sur son visage une expression de circonstance. On devinait que ses voisins immédiats lui en imposaient. De n’oser adopter une attitude différente de la leur la rendait plus gauche, et cet embarras émanant d’une personne aussi sans-gêne ne laissait pas de surprendre.

André Poitou profita de cette hilarité pour s’esquiver.

— Avez-vous vu monsieur le Sénateur ? lui demanda au passage un convive.

Le commerçant s’arrêta. Le sénateur, M. Marchesseau, devait être le personnage le plus important de l’assistance. André Poitou n’avait cessé de penser à lui. C’était un peu pour être libre et pouvoir s’avancer à sa rencontre dès qu’il paraîtrait qu’il s’était appliqué à écarter tout importun. Aussi, cette question inattendue l’avait-elle tout à coup tiré de cette sorte d’indifférence qu’il avait, jusqu’alors, simulée.

— Le sénateur Marchesseau ? répéta-t-il, comme si d’autres parlementaires eussent dû venir.

— C’est cela. Le sénateur Marchesseau lui-même, en personne.

— Il me semble qu’il doit être ici, mais je ne l’ai pas encore vu.

Satisfait de cette réponse qui laissait entendre que l’importance de cette personnalité ne le touchait pas, André Poitou s’éloigna. Il venait de faire quelques pas lorsqu’il se trouva soudain face à face avec Fortunat qui, depuis qu’il avait sollicité son patron, ne l’avait pas quitté des yeux et qui manœuvrait pour être vu du directeur. Cependant que le commerçant détournait la tête, l’employé bouscula légèrement ce dernier, puis dit :

— Pardon, monsieur le Directeur.

Fortunat avait ainsi voulu montrer qu’il était un homme semblable aux autres hommes et que, sa demande d’argent une fois faite, il savait se tenir aussi bien que tout le monde ainsi que demander pardon si l’occasion s’en présentait.

— Il n’y a pas de mal, rétorqua sèchement André Poitou que Fortunat commençait à agacer.

— Je vous fais toutes mes excuses, monsieur le Directeur. Je regardais à ma gauche et c’est involontairement que je vous ai heurté.

Comme la plupart des petites gens, le garçon de bureau s'imaginait que c'était à la politesse que l'on jugeait de la qualité des gens. Placé pour quelques heures en contact avec un monde que le lendemain déjà il servirait comme par le passé, Fortunat avait été légèrement grisé. Avant de venir, il avait cru qu'il serait tenu à l'écart et avait même imaginé qu'une table spéciale serait dressée pour lui afin que sa modeste personne ne se trouvât pas mêlée au beau monde. En s'apercevant que personne ne le fuyait, qu'on avait à son endroit les mêmes prévenances qu'envers autrui, il avait peu à peu pris de l'assurance. À présent, il se mêlait à toutes les conversations, plaisantait, quittait brusquement un groupe pour s'introduire dans un autre, si bien que les délégués du personnel administratif et ceux de la fabrique qui avaient remarqué son manège ne cessaient de dire, les traits vieillis par une expression mauvaise :

— Il croit que c'est arrivé. Il le croit de plus en plus. Regardez, tout le monde se moque de lui et ce pauvre imbécile ne s'en aperçoit même pas.

Pour oublier le garçon de bureau, M. Poitou se mêla au premier groupe où il reconnut quelques visages. À peine se fut-il avancé qu'un demi-cercle se forma autour de lui. Soudain, il baissa la tête. Fortunat venait de s'arrêter à quelques mètres de lui et, souriant, le regardait.

« Il est obsédant, celui-là ! pensa le commerçant. Mais qu'est-ce qu'il me veut avec ses pardons et ses sourires ? »

Pour lui signifier que ce manège lui déplaisait, André Poitou tourna brusquement le dos au commis, et, sans savoir où il allait en venir, se mit à parler. Tout le monde l'écouta avec attention. Des hochements de tête ponctuèrent ses paroles. Pourtant, comme il venait de dire que le gouvernement avait tort d'accabler le commerce sous des impôts qui rendaient toute transaction périlleuse et, par ce fait, nuisaient indirectement à la prospérité du pays, un jeune homme au visage légèrement poudré, vêtu d'un smoking à la dernière mode, le poignet entouré d'un bracelet d'or assez lâche qui, chaque fois qu'il baissait la main, tombait jusqu'aux doigts, intervint sur un ton tellement catégorique que tout le monde se tourna vers lui.

— J'ai le regret, monsieur, de vous contredire, fit-il. Mon opinion est tout autre. Le commerce, à mon avis, est l'enfant gâté de ce temps. Il suffit d'acheter et ensuite de revendre pour s'enrichir sans mesure. C'est un scandale. J'oserai même avancer que c'est l'indice de l'avènement d'une ère barbare. Lorsque la matière l'emporte sur l'esprit, le négoce brutal sur les travaux de l'intelligence, il est bien rare que des troubles sociaux ne s'ensuivent pas.

Cette tirade plongea M. Poitou dans une sorte de stupeur. Ç'avait

toujours été pour lui un sujet d'étonnement que des jeunes gens qui lui paraissaient n'avoir aucune raison d'être si ce n'est celle de penser à l'amour pussent avoir des opinions sincères. Il éprouvait, à leur égard, ce même sentiment amer des hommes qui voient fondre devant la fougue de quelque adolescent les raisonnements que leur dicte une expérience à laquelle ils croient tant. Il voulut pourtant répondre, mais il n'en eut pas le temps. Le jeune homme continua :

— Bien entendu, je me place sur un plan supérieur. Dans la vie, je sais qu'il en est autrement. Moi-même, monsieur, et cela vous fera comprendre que je n'ai aucune haine contre les commerçants, je suis fils d'un maroquinier. L'année prochaine, mon père se retirera et, naturellement, je prendrai la direction de ses affaires.

— Alors, dans ces conditions, fit un invité, nous pensons exactement comme vous.

— Avec une réserve, ajouta André Poitou. Une seule réserve.

— Quelle réserve ? Il n'y a pas de réserve possible.

— C'est que vous n'êtes pas logique avec vous-même.

CHAPITRE V

À un bout de la salle, le frère et la sœur de M. Poitou, parlaient à voix basse.

Maurice Poitou avait cinquante-trois ans. Il était agressif et ne s'entendait avec personne.

— L'antipathie, cela ne s'explique pas. Je ne peux pas le voir, disait-il par exemple en parlant de quelqu'un, un point, c'est tout.

— Mais, rétorquait-on, cet homme fait le bien depuis vingt ans autour de lui. Il entretient sa vieille mère. Il travaille pour cela dix-huit heures par jour.

— Je m'en fiche. Moi, il ne m'est pas sympathique. Cela ne se raisonne pas.

Il se faisait un point d'honneur de ne point revenir sur ses jugements.

— L'instinct ne trompe pas, disait-il. Je suis comme les enfants. Je vois tout de suite à qui j'ai affaire.

Il était jaloux de l'indépendance de ses sentiments et de ses goûts. Lui offrait-on du thé qu'il répondait en ces termes :

— Je n'aime pas le thé. Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'y peux rien.

À tout moment, il semblait qu'une force supérieure à sa volonté l'empêchât d'agir. Quand on lui demandait pourquoi il n'était pas venu à un rendez-vous, il répondait :

— Je n'avais pas envie de venir. Ç'a été plus fort que moi, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Il vivait de l'argent que son frère lui donnait ; aussi lui parlait-il continuellement des devoirs que l'on se doit entre membres d'une même famille. Il revenait sans cesse sur les débuts du commerçant pour lui faire comprendre qu'ils étaient, au fond, semblables aux siens et que ce n'étaient que les ans et une orientation différente qui étaient cause de la différence de leur condition.

— Te rappelles-tu, disait-il, quand nous étions enfants à Saint-Amarin ? Ces parties de boules de neige ! Et celle que tu as reçue en plein nez ?

Au début de cette soirée, il avait adopté une attitude réservée, mais

non sans projeter de bien laisser voir, au cours du repas, qu'il était le frère du commerçant.

Quant à Blanche Poitou, la sœur des frères Poitou, elle était empanachée de plumes et revêtue d'une robe couverte de paillettes de mica noir. À quelques années près, elle avait le même âge qu'André. Elle était d'une taille et d'une corpulence au-dessus de la moyenne, ce qui ne la gênait en rien pour prendre continuellement des attitudes efféminées. Mariée avec un adjudant qui se trouvait en ce moment à Toulon, elle ne parlait presque pas dès qu'elle était entourée de visages inconnus, mais poussait continuellement des exclamations. « Ah ! Comment donc ! Curieux ! Vraiment ? Qui l'eût cru ? » revenaient sans cesse sur ses lèvres. Il était une interjection répandue dans la région des Vosges que l'on dit, lorsqu'un choc vous a meurtri, pour aïe ou oïe, c'est « ouche ». Malgré ses efforts, elle n'avait pu se débarrasser de cette interjection bizarre. Aussi s'en servait-elle comme d'une originalité. Lui disait-on, par exemple, qu'un homme était tombé d'un tramway en marche qu'elle s'écriait : « Ouche alors. »

Elle tenait à la main un télégramme de son mari dans lequel ce dernier s'excusait de ne pouvoir assister au banquet et qu'elle n'osait donner à André.

— Prends le télégramme, Maurice, tu le lui donneras. Cela lui fera plaisir.

Mais Maurice ne tenait pas du tout à se charger de cette commission. Il lui répugnait de mettre en avant le mari de sa sœur. Il sentait vaguement que l'adjudant attendait quelque service de son frère. Comme il voulait être le seul à bénéficier des faveurs d'André Poitou, il dit :

— Ce n'est pas la peine. Si tu crois qu'il s'en souviendra en un moment comme celui-ci. Il m'a dit qu'il en a déjà reçu une centaine. Un télégramme, c'est un bout de papier comme les autres, après tout. D'ailleurs, je ne peux pas t'expliquer pourquoi, mais je ne veux pas.

— Alors, je le lui donnerai après le dîner, en le prenant à part.

— Je te dis que ce n'est pas la peine. Il ne faut pas avoir l'air de courir derrière lui. Mais qu'est-ce qu'il dit, ce télégramme ?

Maurice Poitou prit le carré de papier et lut. « *Plus heureux que moi. Félicitations pour Légion d'honneur. Adjudant Mesnard*. »

— Oh, ce n'est pas possible ! Il est fou, ton mari ! Qu'est-ce qu'il veut dire par plus heureux que moi ?

— Il ne l'a pas, lui, la Légion d'honneur. C'est ça, je crois.

— Il n'avait qu'à envoyer ses félicitations. Cela ne se fait pas. Il n'a pas d'éducation, cet homme-là.

— Tu ne comprends pas, Maurice. Il suffit que quelqu'un obtienne une chose qu'il désire vainement pour que celle-ci ait une grande valeur. Il est comme cela. C'est son caractère. Chacun a son caractère.

— C'est son caractère, c'est son caractère, si tu veux ! Et puis, je n'ai pas d'explication à te donner. Moi, cela ne me plaît pas de donner ce télégramme. Il n'y a rien à faire contre cela. Tu sais comme je suis. Quand je ne veux pas faire une chose, on me donnerait tout l'or du monde que je ne le ferais pas.

Un homme d'aspect vénérable, qui venait de paraître sur le seuil de la galerie au bras d'un adolescent, l'interrompit. Il fit quelques pas, puis s'arrêta. Tendant sa canne à son fils, ajustant son monocle, il continua d'avancer. C'était M. Dumesnil, président du syndicat de la chaussure française, et son fils Jean.

— Qui est ce monsieur important ? demanda Lorieux à Jacques Soulat.

— Je suis comme toi… je n'en sais rien… absolument rien.

— Demande à Aristide. Il doit savoir, lui.

Jacques Soulat se tourna vers le bottier grec :

— Qui est ce monsieur « monoclé » ?

Le Grec se pencha alors vers Soulat, mit sa main devant sa bouche et souffla :

— C'est le président.

— De quoi ?

— De notre syndicat… Le président de notre syndicat.

M. Dumesnil s'était tout de suite dirigé vers André Poitou qui, l'apercevant tout à coup, se débarrassa des convives qui l'entouraient pour aller à sa rencontre.

— Vous, mon président ? dit-il d'une voix étranglée.

— Comment allez-vous, Poitou ? Je suis content, très content pour vous. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion d'embrasser un légionnaire, un vrai légionnaire, un légionnaire de mérite.

Et sur ces mots, se penchant à deux reprises sur l'épaule d'André Poitou, M. Dumesnil fit le simulacre de l'embrasser.

À ce moment, M. Baladis, qui avait laissé sur place le docteur et Jacques Soulat, s'avança vers le président :

— Bonsoir, monsieur le Président.

— Bonsoir, monsieur, fit Dumesnil qui éprouva le besoin subit et irraisonné de ne pas sembler reconnaître le Grec.

— Je suis Aristide Baladis, de la rue Boissy-d'Anglas.

— Ah ! oui… ah… oui… je crois me souvenir. Vous êtes Baladis… oui… oui… je comprends… Maintenant, je me souviens de vous. Ah… oui… oui… oui… monsieur Baladis. Vous avez un nom facile à retenir… Baladis… ballade… rondeau… C'est grec, je suppose… Hein… c'est grec ? C'est du pur grec, quoi !

— Je suis français, monsieur le Président, mais d'origine grecque.

— D'origine grecque… Baladis… C'est grec, cela… il n'y a pas de doute. Vous êtes grec… Ah… ah… vous êtes grec… Eh… eh… moi je suis français… Ce n'est pas tout à fait la même chose…

— Nous sommes français, monsieur le Président.

— Est-ce vrai ce que vous dites ? Est-ce vraiment vrai ?

— Je le suppose, monsieur le Président.

Alors M. Dumesnil se mit à rire.

— Eh bien, moi… monsieur Baladis… je n'en sais rien. Je suis peut-être allemand. Connaît-on jamais ses origines ?

— Que dites-vous, monsieur le Président ?

À ce moment M. Lorieux se pencha à l'oreille de Jacques Soulat :

— Il se croit quelque chose, ce président !

— Eh ! moi, je dis ce qu'il me passe par la tête. Au fond, je serais allemand qu'il n'y aurait rien d'étonnant. Ne voit-on pas des honnêtes gens se croire des coquins.

— Vous n'auriez pas cet esprit, président ! J'en suis certain… Vous êtes français jusqu'au bout des ongles.

— Ah çà, monsieur Baladis, si vous parlez d'esprit, je suis un autre homme. Oui, quand on parle d'esprit, je suis français et fier de l'être.

— Mais, monsieur le Président, interrompit de sa voix criarde Mme Wegener qui s'était approchée, nous sommes tous fiers de l'être. Je suis Mme Wegener, la veuve d'un général français, du général Wegener.

— Le général Wegener ? Le pacificateur ?

— Oui, monsieur le Président.

— Je vous félicite, madame.

— Et croyez-moi, monsieur le Président, on a beau être la veuve du général Wegener, on traverse de durs moments, on connaît des heures difficiles.

— Nous en avons tous connus.

— Plus ou moins aussi.

— Plutôt plus que moins, je vous l'assure, madame Wegener.

— Je veux bien le croire, président, mais j'en doute.

L'accent faubourien que M. Dumesnil avait en parlant contrastait avec la solennité qu'il affectait et sa mise de vieux noble. Il avait une voix de basse grasseyante. Quand il disait : « Je suis, madame, à vos pieds », l'image qui se présentait à son esprit faisait qu'il baissait encore la voix et que celle-ci semblait alors celle d'un juron d'alcoolique. Il était infatué de lui-même au point que cela en devenait maladif. Quand il sentait qu'il allait manquer une réponse, il changeait la conversation sans se soucier de l'impolitesse qu'il faisait à autrui. C'est ainsi que lorsque Mme Wegener avait rappelé ses durs moments, il s'était tourné brusquement vers Poitou et lui avait parlé d'autre chose.

Quant à son fils Jean, c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, vêtu avec élégance, qui était venu « pour rigoler ». Le père et le fils étaient d'ailleurs de mèche, car, bien qu'il affectât des airs importants, le président était une sorte de pince-sans-rire inconscient. Il savait l'impression d'austérité qui se dégageait de lui et en usait comme d'un repoussoir à toutes les paroles qu'il prononçait, cela seulement quand son fils se trouvait à côté de lui, car, s'il était seul, bien que ce fut exactement du même ton qu'il usât, il se prenait alors au sérieux.

— Où as-tu mis ma canne, Jean ?

— Au vestiaire.

— Tu as un numéro, au moins ?

— Naturellement.

— Ne le perds pas, surtout. Cette canne m'a été donnée par l'empereur d'Annam, ajouta-t-il comme si son fils l'ignorait.

Puis, se tournant vers André Poitou :

— C'est mon fils. Beau gars, hein ? Voilà ce qu'il vous manque pour que votre bonheur soit parfait. Un cœur de père, c'est quelque chose. Les enfants, voyez-vous, Poitou, c'est toute la vie.

Sur un canapé de velours gris était assis un homme au visage énergique entre deux femmes à qui il parlait sans tourner la tête, les yeux fixés devant lui. C'était Robert Mourlon, directeur de la tannerie qui fournissait principalement en cuirs la Maison Poitou. Il avait, pour le monde qui l'entourait, un profond mépris. Homme d'action avant tout, il ne comprenait pas que l'on s'éternisât en vaines conversations. À l'endroit de Poitou, il observait une attitude bienveillante non exempte de pitié.

« Ce pauvre homme prend tout cela au sérieux », pensait-il en voyant le commerçant aller et venir d'un groupe à l'autre, se courber,

se défendre avec modestie des compliments qu'on lui décernait. « Moi, à sa place, il y a longtemps que j'aurais envoyé tout cela promener. Il se laisse dominer. Et ces gens-là réussissent. C'est ce qui est étonnant. »

CHAPITRE VI

M. André Poitou, quittant discrètement le groupe où pérorait le président du syndicat, s'approchait de Marcel Lorieux et Jacques Soulat qui affectaient d'être tenus à l'écart, lorsque les époux Billan pénétrèrent dans la salle du banquet, suivis, à deux pas, par la femme du vestiaire à laquelle ils n'avaient encore rien voulu confier.

— Bonjour, Billan, fit le commerçant en obliquant vers eux. Madame Billan, permettez-moi de vous présenter mes hommages. Mais débarrassez-vous donc de vos manteaux !

Les époux Billan vivaient modestement dans un petit appartement de la rue de Dunkerque, situé dans une maison d'aspect misérable et sur les paliers de laquelle les locataires brossaient leurs vêtements. Il y avait une dizaine d'années qu'ils cherchaient à se lier avec le commerçant. Mais ce n'était que depuis quelques mois que celui-ci avait répondu à leurs avances. M. Joseph Billan était directeur de fabrication à la Maison Poitou. Il dirigeait les ateliers qui se trouvaient justement dans le quartier de la gare de l'Est, à cinq minutes de chez lui, ce qui amenait sa femme à dire chaque fois qu'il se plaignait :

— Patiente encore un peu. Tu ne trouveras pas du jour au lendemain un travail si pratique pour toi.

Jamais une dispute ne s'élevait entre les époux Billan. Depuis qu'ils se connaissaient, ils n'avaient point cessé d'avoir l'un pour l'autre toutes les prévenances.

— Un ménage comme le nôtre, c'est précieux, disait parfois Mme Billan.

Elle ne reprochait qu'une chose à son mari : « d'avoir peur de M. Poitou ».

— On croirait que tu es son obligé. Tu devrais lui faire sentir que s'il t'emploie, tu lui rends d'autre part de grands services. Il ne trouverait pas du jour au lendemain quelqu'un pour te remplacer, va ! Il peut courir sur la place de Paris. Quand il aura affaire à quelque directeur peu scrupuleux ou alcoolique, il sera temps alors de se mordre les doigts.

Le caractère rétréci par une vie monotone, elle avait la manie de croire que rien ne se trouvait du jour au lendemain et que, chaque fois que l'on changeait, on tombait plus mal. Son mari et elle sortaient rarement. Quand cela leur arrivait, au cours du chemin de l'aller et du

retour, c'étaient d'interminables conversations. Ils se faisaient part de toutes leurs impressions. En général, le ton était celui de gens que l'on n'apprécie pas à leur juste valeur. Vis-à-vis d'André Poitou, ils se considéraient comme lésés. Joseph Billan n'avait pu admettre que ce dernier se lançât à fréquenter du monde. « La chance lui a tourné la tête », pensait-il. Aussi avait-il adopté à l'égard de son directeur une sorte de froideur polie, attendant en vain que M. André Poitou le prît un jour à part et lui dît que la vie qu'il menait n'était qu'une façade, mais qu'au fond il était resté le même.

Durant les quatre jours qui avaient précédé ce banquet, Joseph Billan avait répété, chaque soir, en rentrant :

— Je n'irai pas à ce dîner. Il ne le remarquera même pas.

Et sa femme l'encourageait ainsi :

— Tu as raison, Joseph. Ce n'est pas la peine d'avoir l'air de lui courir derrière. S'il s'aperçoit de quelque chose, il comprendra et il sera, après, bien plus gentil avec toi.

Mais le jour du banquet arrivé, ç'avait été plus fort qu'eux. Sans même que l'un rappelât à l'autre ses paroles des jours précédents, ils s'étaient préparés comme si, pas un instant, ils n'avaient pensé à se dérober à l'invitation du commerçant.

— Entrez donc, mes bons amis, ne vous gênez pas, continua André Poitou avec rondeur, afin de les mettre à l'aise.

— Nous ne nous gênons pas, repartit Mme Billan. Ce ne serait pas la peine de nous connaître depuis si longtemps.

— En effet, madame. Et, d'ailleurs la prochaine fois, ce sera le tour de mon ami Billan.

— Joseph ne sollicitera jamais rien… Je vous le dis.

— D'autres, peut-être, solliciteront quelque chose pour lui… qui sait ?

— Je ne crois pas, vous savez, monsieur le Directeur. Maintenant, c'est trop tard. Si on avait dû le faire, ce serait déjà fait. Et comme ce n'est pas lui qui jamais demandera quelque chose dans sa vie, il y a bien des chances pour qu'il reste comme il est.

Se tournant vers son mari, Mme Billan continua :

— N'est-ce pas, Joseph, tout cela t'est bien égal ? Tu n'en demandes pas tant.

Lorieux et Soulat, qui avaient remarqué que M. André Poitou s'était dirigé vers eux avant d'être arrêté par les époux Billan, s'approchèrent du groupe pour que le commerçant les appelât.

— Lorieux, Soulat, venez donc, fit justement M. Poitou.

Il présenta ses amis aux Billan, puis dit :

— Oui, cela paraîtra peut-être excessif, mais tout ce qui compte pour moi dans la vie est ici.

Il prit Lorieux et Soulat par le bras.

— Je crois qu'il n'y a pas tant d'injustice sur la terre qu'on l'affirme. Le tout, c'est de savoir attendre.

— Ah ! là… là, entendit-on du fond de la salle.

C'était encore Mme Wegener qui avait poussé cette exclamation en signe d'approbation à une parole du président du syndicat.

— Infailliblement l'homme qui a persévéré est récompensé. C'est sans doute une loi de la nature. Il est naturel qu'à l'effort, qu'à la peine, succède le bonheur.

— Très juste !

M. Poitou se retourna afin de voir qui venait de prononcer ces mots qui, il le sentait vaguement, s'adressaient à lui. Le fils de M. Dumesnil, à ce moment, détourna la tête et fixa ses yeux sur un point de la salle. Le commerçant regarda Lorieux :

— Crois-tu que c'est pour moi qu'il a dit cela ? On le dirait.

— Mais non, mais non, répondit Jacques Soulat. Il parlait à la grande demoiselle.

— À la grande ? Quelle grande demoiselle ?

— La plus grande de toutes.

— Ah ! oui, tu as raison. Cela me paraît plus vraisemblable. Cela m'étonnait aussi. Nous ne sommes pas ici pour nous moquer les uns les autres.

Mme Billan, qui s'était tue jusqu'à ce moment, observa :

— C'est très juste, ce que vous dites, monsieur Poitou. Mais cela devrait être toujours comme cela. Tout le monde devrait s'entendre, collaborer. Par exemple, demain, vous verrez que la vie recommencera comme avant. Ce que vous dites est peut-être exact en ce qui vous concerne. Mais c'est tout.

— Cela dépend, fit Joseph Billan qui, jusqu'alors, n'avait pas prononcé une parole et qui voulait à la fois ne point contredire sa femme et plaire à son directeur.

— C'est tout dépendu. Enfin, est-ce que tu trouves que tu es à ta place, que tu as la situation que tu mérites ?

— Je ne dis pas le contraire, mais on ne sait pas. Il faut attendre.

Avec le temps, je l'aurai peut-être.

— Alors tu changes ici ?

— Je ne change pas… Je ne change pas du tout.

— Te rappelles-tu ce que tu disais il y a seulement une heure ?

— Je ne change pas, je te dis.

— Eh bien, c'est le contraire, c'est exactement le contraire. C'est bien toi. Un jour noir… un jour blanc… Tu es comme ça.

Mme Billan ouvrit la main, en montra la paume, puis le dos.

— Un jour jaune, fit de nouveau la voix qui, tout à l'heure, avait amené M. Poitou à se retourner.

Le groupe, cette fois, ne parut point entendre cette insolence. Pourtant, personne n'osa plus parler. Il y eut un silence gênant durant lequel M. Poitou regarda obstinément l'entrée avec l'espoir de voir paraître quelque nouveau convive qui le tirerait d'embarras.

Justement une femme, grande et blonde, parut dans le chambranle de la porte. C'était Yvonne Stella, la célèbre chanteuse. Ç'avait été à la suite d'un scandale que M. André Poitou avait fait sa connaissance. Elle était venue au magasin principal et une jeune vendeuse, qui n'avait pas été prévenue, l'avait traitée en simple cliente. Yvonne Stella s'était fâchée, avait menacé de ne plus revenir, si bien que M. Poitou était intervenu. Par la suite, il avait obtenu d'elle qu'elle fît mettre, au-dessous de son nom, sur tous les programmes, le nom de la maison qui la chaussait, en l'occurrence la Maison Poitou.

Le commerçant l'avait suppliée de venir. Elle avait d'abord refusé, mais, sur ses instances, elle avait finalement accepté.

À peine l'eut-il aperçue que M. Poitou se dirigea vers elle. À son apparition, les conversations étaient tombées. Un instant après, elles reprirent, plus bruyantes qu'auparavant.

— Madame, comme c'est gentil à vous d'être venue. Je n'osais l'espérer.

— Et ma parole, la parole que je vous ai donnée l'autre soir ?

— Mais vous m'aviez donné votre parole. Aussi étais-je sûr d'avoir la joie de vous voir des nôtres.

— Je n'ai qu'une parole, monsieur Poitou.

Elle en avait de nombreuses autres, mais elle tenait si rarement ses promesses que, lorsque cela lui arrivait, elle ne manquait jamais d'en parler longuement.

— Vous permettez que je vous présente mes amis ?

— Vos amis sont mes amis et mes amis sont vos amis.

Elle était hantée par le mot d'une actrice au point qu'à tout moment, sans qu'elle s'en rendît compte, elle le copiait maladroitement.

Les présentations terminées, elle regarda, au-delà du groupe qui l'entourait, l'assistance. C'était aussi une de ses habitudes que de regarder, comme distraitement, autour d'elle pour voir si on l'observait. Quand elle entrait dans un café, avant de s'asseoir, elle promenait sur la salle ses yeux avec calme, comme obéissant à une nécessité, et accordait à chaque homme son regard durant quelques secondes. Elle passait ainsi en revue tous les genres d'hommes. De même qu'il existe des gens qui, dépouillant l'homme d'apparence insignifiant de tout ce qui le revêt, de tout ce qui le confond avec la foule, découvrent ses qualités profondes, de même Yvonne Stella, quand elle regardait un homme un court instant, trouvait immédiatement dans ses yeux la qualité de son amour, la force de ses passions. Durant l'instant du croisement des regards tous deux se connaissaient comme depuis des années. Car elle savait fixer son regard dans celui d'un homme. Celui-ci était pour elle tour à tour l'homme âgé que les aventures amoureuses ont rendu difficile, l'homme en pleine force dont les maîtresses ne sont point celles de son rêve, l'homme marié moins soigné mais plus ardent, l'homme ébloui qui n'a eu que des femmes insignifiantes, l'homme familier de l'intimité à deux, et pour lequel elle se sentait faite.

Et si, au moment où elle posait devant tous ces regards, quelque chose eût rompu sa ligne ou l'eût rendue ridicule, car c'était ce qu'elle redoutait, le ridicule à ces moments, d'être bousculée par exemple, d'être injuriée par quelque goujat, elle aurait rougi entièrement.

Cependant que Lorieux et Soulat, qu'elle avait tout de suite éliminés, rivalisaient pour briller à ses yeux, son regard se posa sur Baladis qui s'était mis à l'écart pour montrer qu'il n'était pas à sa place en ce lieu. Durant quelques secondes, tous deux ne se quittèrent point des yeux et la fameuse communication que la chanteuse n'avait pas cru trouver en cette soirée s'établit. La première, pourtant, elle détourna la tête. La découverte du maître bottier l'avait transformée. Elle qui était arrivée sans but, ennuyée à la pensée de passer une soirée dans un monde qu'elle ne connaissait pas, elle se sentait à présent de bonne humeur et les heures qu'elle aurait à vivre en cette galerie ne lui semblaient plus devoir être aussi longues.

— Monsieur Poitou, si on ne vous avait pas décoré, il aurait fallu le faire.

Comme le mot de l'actrice, c'était encore une des tournures qu'elle

aimait. « Si on n'avait pas fait une chose, il aurait fallu la faire » revenait sans cesse dans sa conversation à propos de tout. À un homme qu'elle avait aimé, elle avait dit : « Si je ne t'avais pas rencontré là, je t'aurais quand même connu. » Dans un restaurant, pour se moquer d'un monsieur dont le visage avait quelque chose de bizarre, elle avait dit encore : « S'il n'existait pas, il aurait fallu le créer. »

Elle sentit, posé sur elle, le regard du Grec. Elle tourna la tête vers lui. De nouveau, leurs yeux se rencontrèrent. Dans l'intervalle, Aristide Baladis s'était approché du groupe où elle se trouvait. Mais Maurice Poitou, le frère du commerçant, s'accrocha à lui au passage et lui demanda :

— Vous êtes seul ?

— Non, je ne suis pas seul, répondit le Grec qui redoutait que la chanteuse ne le vît en compagnie de cet homme négligé.

— On pourrait tout de même se mettre à table. Si on attend que mon frère le dise, on pourra attendre longtemps. Tout le monde est à peu près là. J'ai compté les couverts. Il y en a cent vingt-deux. Et nous sommes cent.

— Je ne sais pas… Je ne sais pas…

Sur ces mots, le Grec laissa Maurice Poitou sur place et, comme distraitement, se mêla au groupe qui entourait Yvonne Stella. Au même moment, le fils du président du syndicat se joignit également au groupe. Depuis l'entrée de la chanteuse, il n'avait cessé de la regarder. À la vue du Grec s'approchant d'elle, il s'était avancé également, les mains dans les poches, avec un air goguenard, bien qu'intérieurement il tremblât d'être devancé.

CHAPITRE VII

Mme Wegener, elle, continuait de converser avec M. Dumesnil en s'efforçant de se mettre à son ton. De guerre lasse, Maurice Poitou s'était joint à eux, tandis que Louis Jarrige et Blanche s'entretenaient avec M. Chamuzet, comptable, délégué par la fabrique au banquet, et Mme Delmont, déléguée par les vendeuses des diverses succursales. D'autres groupes, un peu débordés par la grandeur de la réception, bavardaient à voix basse. Ils étaient formés par les gens les plus divers. Il y avait des convives que M. Poitou connaissait à peine. Ses relations étaient limitées. Aussi, pour faire nombre, avait-il invité des gens avec lesquels il n'entretenait que des relations fort vagues mais qui, en revanche, lui étaient sympathiques.

« Ce sera, avait-il pensé, une façon de prendre contact plus intimement. »

Parmi ces derniers, il y avait la famille Lorentz, composée du père, de la mère et d'une jeune fille de vingt ans. À chaque instant André Poitou jetait un coup d'œil vers l'entrée, partagé qu'il était entre le désir qu'ils vinssent et qu'ils ne vinssent pas.

M. Lorentz avait fait la connaissance du commerçant, il y avait près de deux ans, d'une manière assez inattendue. Comme André Poitou revenait de faire une course, il avait entendu, en passant à côté d'un attroupement, ces mots dits d'une voix forte : « Je suis monsieur Lorentz et vous verrez que cela ne se passera pas comme vous le pensez. J'ai des témoins. » Le commerçant s'arrêta et aperçut au milieu d'un groupe, séparés par un agent, deux hommes dont l'un devait justement être M. Lorentz, car il fouillait dans son portefeuille pour en tirer des papiers qui confirmeraient sans doute les paroles qu'il venait de prononcer. Un curieux apprit à André Poitou qu'il s'agissait simplement d'un incident, comme il en arrive fréquemment dans les rues passantes. Un inconnu avait bousculé M. Lorentz et, au lieu de s'excuser, lui avait dit avec colère :

— Vous ne pouvez pas faire attention !

M. Lorentz, d'un caractère très irritable et qui voyait partout des atteintes à sa dignité, avait répondu :

— Vous êtes un grossier personnage. C'est à vous de vous excuser.

— Pardon, c'est à vous, monsieur !

— Je vous demande pardon. Quand on a bousculé les gens, on a la

politesse de s'excuser. Je vous prie de retirer les paroles que vous avez prononcées.

Ce genre d'algarade arrivait plusieurs fois l'an à M. Lorentz. Il ne supportait pas le moindre frôlement et ses occupations (il était directeur d'une maison de décoration) l'amenaient continuellement dans le centre. Il avait beau se raisonner, dès qu'il était bousculé il s'imaginait que cela avait été volontairement. Aussi, quand il tombait sur un passant ayant également cette manie, arrivait-il toujours une histoire. Bien qu'il n'eût point assisté à la scène, le commerçant, poussé par une sympathie subite pour M. Lorentz, prit tout de suite la défense du décorateur et s'offrit à servir de témoin, inutilement il est vrai, car, lassé sans doute par cette histoire, le prétendu malotru avait profité d'un remous pour s'éclipser sans même donner son nom.

Restés seuls, les deux hommes firent un court trajet ensemble. Peu à peu, des idées générales sur la grossièreté des temps où l'on vivait, ils en arrivèrent à parler d'eux-mêmes.

— Je suis spécialisé dans l'installation des appartements. On me confie, par exemple, un local vide. Je le garde quinze jours. Au bout de ce temps, les papiers, les rideaux, les tentures, les lustres, tout est posé. Il ne reste plus qu'à l'habiter.

— Moi, je suis monsieur Poitou, le directeur de la Maison Poitou.

— Tiens, c'est vous, monsieur Poitou ?

— Oui. Comme vous, on me remet des pieds. Cinq minutes après, ils sont chaussés.

Sur ce mot, les deux hommes s'attablèrent à la terrasse d'un café des boulevards.

— Il faudra que vous veniez un jour dîner à la maison, fit M. Lorentz qui, à cause du nom de Poitou qui lui était familier, à cause des succursales, s'imaginait que ce dernier avait une situation beaucoup plus importante qu'elle ne l'était en réalité.

Quelques jours plus tard, le commerçant se rendait chez M. Lorentz. Celui-ci habitait un hôtel particulier tout proche du Trocadéro, ce qui causa une impression profonde sur André Poitou.

« Il ne doit pourtant pas faire des affaires extraordinaires, ce décorateur », pensa-t-il.

Alors que M. Lorentz s'était représenté son hôte comme un des plus riches commerçants de Paris, celui-ci, au contraire, avait sous-estimé la situation du décorateur.

« C'est tout pour la parade », se dit-il en entrant, cependant qu'un valet de chambre lui prenait son chapeau.

Il fit alors la connaissance de Mme Lorentz, à qui, visiblement, son mari avait expliqué qui était leur invité.

— Asseyez-vous donc, monsieur Poitou, dit-elle avant même que M. Lorentz lui eût présenté le commerçant.

C'était une femme de quarante-cinq ans, que l'on devinait très coquette et très prétentieuse. Dans sa jeunesse, elle avait souvent dit à son mari :

— Tu verras, ce n'est encore que par moi que tu réussiras. Un homme, quand il a une jolie femme, va très loin. Il n'y a qu'une femme pour sentir les petites nuances. Et c'est très important, les petites nuances.

Malgré cela, la maison de décoration n'avait pas grandi normalement. En outre, depuis la guerre, elle traversait une crise terrible à cause de la rareté des appartements. Pourtant, par un reste de ses idées de jadis, croyait-elle ce jour servir son mari en se montrant très aimable vis-à-vis du commerçant. Avant son arrivée, elle avait dit à M. Lorentz :

— Poitou, sais-tu que c'est la plus grosse maison de Paris. Tout le monde connaît Poitou. Te rappelles-tu notre bonne Elsa. Elle connaissait Poitou. Un jour, ne vint-elle pas me dire : « Madame a de la chance d'avoir des chaussures de chez Poitou. » Tu peux le dire, toi aussi, tu as eu de la chance de le rencontrer. Ce sont des vieilles familles, tu sais. Ces gens-là ne se lient pas avec tout le monde. Si tu remarques, on peut chercher vingt ans à entrer en relation avec des gens comme cela et on n'y arrivera pas. Puis, tout à coup, par hasard, ça y est.

* * *

Mme Wegener poussa cette fois une exclamation si violente que tout le monde se tut. Dans le silence, on l'entendit crier :

— Ça, monsieur le Président, jamais. Je vous en donne ma parole. Le général serait encore en vie, qu'il me soutiendrait. Et vous savez, lui, il était juste. Son fils aurait tué, qu'il l'eût condamné comme un étranger.

M. Dumesnil regarda avec satisfaction l'assistance, puis dit, faisant un clin d'œil à Louis Jarrige qu'il ne connaissait pourtant pas :

— Vous êtes une polissonne, madame Wegener.

— Je vous défends, monsieur le Président, de m'appeler ainsi. Et qu'est-ce que vous voulez insinuer par là ?

Le président fit avec la main un signe qui signifiait : « Calmez-vous… Calmez-vous. »

— C'est vous qui êtes un polisson. Vous entendez, monsieur le Président. C'est vous, vous qui êtes un polisson. On ne le criera jamais assez haut.

À ce moment entra un homme encore jeune, d'aspect volontaire, qui était accompagné d'une femme ayant mauvais genre.

Les groupes s'entretenaient de sujets divers. Les convives éprouvaient le besoin de parler de choses qui n'avaient absolument aucun rapport avec le banquet. Ils ressentaient, à le faire, une grande satisfaction. C'était comme la preuve de leur indifférence pour de telles réjouissances, la preuve qu'ils y étaient habitués. En adoptant cette attitude, ils exerçaient ainsi une sorte de vengeance contre André Poitou. S'ils étaient venus, cela n'empêchait pas qu'ils restaient eux-mêmes. Les lumières, l'importance de certains ne les aveuglaient pas. Bien qu'ils se trouvassent dans une salle aussi luxueusement décorée, ils n'en conservaient pas moins leur liberté d'esprit. Aussi, chaque fois que le commerçant s'approchait d'un groupe, était-il rare que les conversations cessassent. Au contraire, leur ton s'élevait et, de silencieux auditeurs, se croyaient-ils tout à coup tenus de donner leur avis.

Le nouvel arrivant et sa maîtresse n'avaient que de très vagues rapports avec M. Poitou. Représentant en France une marque américaine de chaussures, il s'était cru, à force d'être délégué partout et surtout à cause des lettres confidentielles dans lesquelles les directeurs de New York lui enjoignaient de fréquenter la société parisienne, obligé d'assister à ce banquet. Finalement, après avoir longuement hésité tellement les avis qu'il avait sollicités avaient été différents, il avait décidé de venir avec sa maîtresse, une petite danseuse, qu'il croyait « gentilhomme » de faire passer pour sa femme.

Dans le monde de la chaussure, M. John Bradley faisait figure d'innovateur et d'homme d'action. Il le devinait, mais, par égard pour la France, croyait habile d'y ajouter une rondeur, un sans-gêne, un goût exagéré de la boisson et des femmes afin de se rendre plus sympathique et donner de lui l'image d'un bon garçon qui, loin de chercher à gêner les intérêts des commerçants français, ne songe qu'à gagner de l'argent et à s'amuser. Comme il s'imaginait avoir parfaitement réussi, il lui venait, lorsqu'il se trouvait seul, un sentiment de supériorité sur ses collègues. Ces derniers ne devinaient donc pas que tout cela n'était qu'une attitude destinée à masquer son activité !

— Oh ! André, dit-il tout de suite au commerçant. Venez que je vous présente à ma femme Madeleine, à ma petite Madeleine.

Celle-ci avait une grande admiration pour son protecteur. La

jalousie que lui témoignaient ses petites amies ne faisait qu'élever le représentant dans son esprit. Cette même autorité qu'il avait sur elle, elle s'imaginait qu'il l'avait sur autrui. Il le sentait. Aussi, comme un père qui n'aime pas à être en posture ridicule devant son fils, redoutait-il toujours d'être tenu à l'écart devant Madeleine. Si cela arrivait, à peine de nouveau seul avec sa maîtresse, il se répandait en injures sur les milieux français et vantait le respect qu'en Amérique le monde lui eût témoigné en pareille circonstance. Madeleine le croyait. Un de ses désirs était de partir, avec le représentant, pour les États-Unis afin de jouir de l'importance qu'il disait avoir là-bas. Pour mériter le voyage, elle prenait continuellement sa défense, injuriait les passants qui faisaient des remarques désobligeantes sur l'Amérique. « Soyez donc comme eux ! » criait-elle. « Ils sont mieux élevés que vous ! » Mais John Bradley, s'il était fier d'avoir une Française pour amie, ne tenait pas à aliéner sa liberté. Il aimait beaucoup les femmes en général, et de s'imaginer qu'elles étaient toutes à sa merci faisait qu'il tenait jalousement à être indépendant et qu'il eût sacrifié Madeleine sans hésiter si elle avait entravé ses mouvements.

Tout en parlant à André Poitou, le représentant ne quittait pas des yeux Yvonne Stella. Au bout d'un instant il désigna du doigt un siège à Madeleine et, comme il connaissait Aristide Baladis, lequel conversait avec l'artiste, il se dirigea vers lui afin d'être présenté.

Pendant ce temps, Madeleine, en femme à qui l'homme a inculqué l'idée que dans le monde il faut paraître ne pas tenir l'un à l'autre pour réussir, s'appliquait à ne pas suivre son ami des yeux.

CHAPITRE VIII

Il y avait déjà, dans la salle du banquet, une centaine de convives. Un murmure confus emplissait la longue galerie. Personne ne s'était encore assis. À la lumière crue qui tombait des lustres, on apercevait tous les visages épanouis. Le moment qui précède les fêtes ou les réjouissances est empreint d'une atmosphère étrange. Il semble qu'une sorte de trêve unisse les hommes. L'énergumène qui eût rompu cette paix eût été accueilli avec un mépris derrière lequel on eût découvert la constatation que dès que les hommes sont groupés il s'en trouve toujours un pour commettre une incorrection, puis avec cette même violence qui s'empare de ceux qui, assistant à quelque commémoration douloureuse, verraient soudain l'un d'entre eux se répandre en insultes.

À tout instant, de nouveaux invités arrivaient. On les voyait s'avancer en se frottant les mains, tête nue, le torse débarrassé du pardessus qui l'avait recouvert, avec cet air bizarre des gens venus du dehors et pourtant semblables à ceux qui ne sont pas sortis. Ils regardaient à droite et à gauche et, comme ils n'avaient encore parlé à personne, se sentaient à la fois invités et intrus.

À neuf heures moins le quart, le sénateur Marchesseau fit son entrée. Quelques conseillers municipaux l'accompagnaient. C'était à qui de ceux-ci retiendrait l'attention du parlementaire, à qui amènerait ce dernier à commencer une tirade. Car un travers du sénateur était de commencer, à tout moment, de longues phrases. Il y a, avant tout acte, une préparation agréable, tellement agréable que certains la prolongent. Elle devient alors la risée de tous. Pour se moquer d'un ouvrier paresseux, on retrousse ses manches, pendant de longues minutes on se frotte les mains, on commence à travailler puis, aussitôt, on s'interrompt. Au lieu de retrousser ses manches, le sénateur Marchesseau tendait un bras en avant. Son visage devenait subitement grave. Bien qu'il n'eût que quelques mots à prononcer, il aimait à les faire précéder de toute une mise en scène.

Blanc d'émotion, André Poitou s'avança à sa rencontre. Des convives, sous le couvert de la distraction, tâchaient de l'empêcher de passer. C'était comme si, devant l'importance de la personnalité du sénateur, l'instinct sauvage de tous se fût réveillé. Finalement, le commerçant parvint à se faufiler – cela avec une brutalité inattendue – jusqu'au sénateur qui, répondant à une foule de questions, n'aperçut pas tout de suite André Poitou. Celui-ci, semblable à ces chiens fidèles qui, pour rejoindre leur maître, traversent des rivières, sautent des

fossés, et qui, lorsqu'ils l'ont rattrapé, restent devant lui sans geste, avec pour tout compagnon leur joie dont ils ne savent plus que faire, ne prononça pas une parole et attendit.

Des quatre coins de la salle, l'attention était portée sur le sénateur. Mais ce qu'il y avait d'étrange, c'était que personne ne semblait attacher d'importance à cette présence. On avait seulement l'impression qu'en interrogeant séparément les convives, tous eussent répondu n'avoir pas remarqué le sénateur. Ce qu'il y avait de visible de leurs sentiments profondément enfouis en eux-mêmes n'eût pas suffi à les convaincre de mesquinerie. Et, pourtant, l'envie et la curiosité planaient au-dessus de l'assistance.

Le sénateur Marchesseau était âgé d'une cinquantaine d'années. Assez pénétré de lui-même et tellement habitué à la vie publique, il regardait tout le monde en face avec une expression de franchise extraordinaire, de cette manière qu'ont ceux que leur profession oblige à voir beaucoup de gens, c'est-à-dire fixement, sans tenir compte du rang – dont ils ne se souviennent d'ailleurs plus – de leur interlocuteur, attachant la même importance à un Fortunat qu'à un président de syndicat.

— Il faut du doigté, quelque chose de la prostituée pour réussir, disait le sénateur à ses amis intimes. Il faut plaire à tout le monde et que chacun croie qu'il n'y a qu'avec lui qu'on a du plaisir à parler.

Le sénateur Marchesseau avait toute une théorie sur la façon de réussir qu'il appelait, toujours dans l'intimité « l'art de rouler autrui ». Un certain côté bonimenteur l'amenait souvent à parodier les camelots. Par contre, il avait assez d'habileté pour s'imposer de ne jamais paraître se croire plus que la personne à qui il parlait. À peine André Poitou l'eut-il accueilli par ces mots : « Monsieur le Sénateur, nous vous souhaitons tous la bienvenue », qu'il sourit et, sans quitter des yeux le commerçant bien qu'il éprouvât l'envie folle de regarder autour de lui pour voir quel genre de monde il y avait, dit avec une emphase modeste :

— Mon cher ami, croyez-moi, en une telle circonstance, c'est moi qui suis honoré d'être à votre côté… moi seul, vous m'entendez ?

Ce ne fut qu'après avoir causé quelques instants avec le commerçant qu'il promena un regard circulaire sur l'assistance. Tout à coup, comme s'il venait de se souvenir qu'il se trouvait en face d'André Poitou, il fixa de nouveau son regard sur lui. Le prenant par le bras, laissant les autres personnes qui l'avaient entouré sur place sans la moindre gêne, il l'entraîna vers le centre de la galerie, ne regardant au passage aucun autre invité, se retournant parfois sans cesser de parler, accompagnant chacune de ses paroles d'un geste de sa main restée

libre. Il voulait être simple et modeste.

Les conversations avaient repris, d’autant plus fortes que chaque groupe voulait être entendu par le sénateur. Les garçons mettaient la dernière main aux couverts. La longue table, encombrée de cristaux, de fleurs, semblait quelque parc féerique où des êtres minuscules se fussent promenés comme en une forêt vierge décorée de lianes, parsemée d’étangs.

Le sénateur venait de prononcer quelques paroles sur un ton confidentiel lorsque M. Dumesnil, le président du syndicat, qui depuis un long moment écoutait distraitement son interlocuteur pour observer M. Marchesseau, s’approcha de ce dernier.

— Monsieur le sénateur Marchesseau ? interrogea-t-il sans même remarquer qu’il paraissait ne pas se rendre compte de l’existence d’André Poitou, pourtant aux côtés de l’homme politique.

— Lui-même.

— Ici, monsieur Dumesnil, président du syndicat de la chaussure française.

— Enchanté, monsieur. Vraiment, je suis enchanté de faire votre connaissance.

— Je me suis permis de me présenter à vous, monsieur le Sénateur, car je suis un de vos admirateurs inconnus. J’ai suivi avec attention toutes vos interventions. Et j’ai pensé qu’il vous serait agréable d’apprendre qu’il est, dans la foule anonyme, de simples particuliers qui vous sont reconnaissants d’avoir établi un tarif douanier aussi courageux.

Arrivé à ce point, M. Dumesnil pensa qu’il serait habile de laisser entendre que l’opposition que devait susciter ce nouveau tarif ne lui échappait point.

— Je me doute que ce projet doit soulever bien des haines. Mais c’est le sort de tous les projets qui, comme le vôtre, mettent l’intérêt du pays au-dessus de celui d’un clan.

Devant une intervention paraissant si sincère, le sénateur, qui eût préféré que son projet sur les tarifs douaniers ne fût pas mis en cause, car, considérant qu’il était descendu dans un milieu sans importance, il lui était désagréable d’y voir touché ce qui, selon lui, faisait sa gloire, répondit par quelques mots aimables puis, brusquement, détourna la conversation.

— C’est tout de même un grand jour pour notre ami, dit-il en désignant le commerçant.

Bien qu’il fût assez prétentieux, M. Dumesnil savait reconnaître les

situations plus brillantes que la sienne. Ses réflexions l'avaient amené au cours de cette soirée à se placer, en ce qui concernait l'importance, au troisième rang. Il voyait, au-dessus de lui, le sénateur, puis tout de suite après, M. Mourlon, directeur d'une grande tannerie, à qui, pourtant, il n'avait pas encore adressé la parole. Se sentant en état d'infériorité vis-à-vis de M. Marchesseau, il était devenu un autre homme. Plat, obséquieux, il ne savait que trouver pour plaire. Et cela lui était désagréable. Son orgueil ne s'accommodait pas de ce genre de situation. Ce n'était pas qu'il enviât la position du sénateur. Mais il lui était pénible de constater que l'attention qui, jusqu'alors, avait été posée sur lui se portât sur un autre. Il aimait à être entouré, à être écouté. Aussi souffrait-il de deviner que, si on ne s'écartait pas de sa personne, on n'ignorait pas la présence d'un personnage plus important que lui. Quand cela arrivait, il n'avait plus qu'une pensée : se lier avec le concurrent, ne plus le quitter, ne faire qu'un avec lui, afin que les marques de déférence s'adressassent à lui par la même occasion. Il prenait alors des airs de préfet de police veillant sur quelque ministre. Il répondait pour lui quand celui-ci n'avait pas entendu. Il écartait les gêneurs de ce geste des hommes qui, puissants, laissent entendre qu'ils ont été aussi de simples gens.

— Monsieur le Sénateur a eu vraiment une pensée délicate en venant présider ce banquet, dit-il en regardant André Poitou de manière à lui laisser entendre que c'était lui qui eût dû prononcer cette parole et aussi pour faire comprendre à M. Marchesseau qu'il était plus familier de ces sortes de fêtes que le commerçant.

— Mais je ne préside rien du tout, fit le sénateur qui ne résistait pas au plaisir de créer une opposition entre sa familiarité et son importance.

Cela avait toujours été pour M. Dumesnil un sujet d'étonnement que des personnages qui, dans son esprit, eussent dû être hautains et solennels fussent aussi bonshommes. Il se sentait si fait pour entrer majestueusement dans un salon, pour jouer leur rôle, qu'il ne l'admettait pas.

— Vous êtes vraiment trop modeste, dit-il. Et si, par inadvertance, notre ami André Poitou ne vous a pas prié de présider ce banquet, permettez-moi, en qualité de président du syndicat de la chaussure française, de le faire. Non, vous ne refuserez pas cette joie à notre ami.

Comme ces gens qui ont honte de parler à quelqu'un de mal habillé, il disait « notre », pour ne pas dire « mon ». Le commerçant lui semblait si peu de chose à côté de ce parlementaire qui siégeait dans une assemblée, qu'un sentiment bas le poussait à paraître n'avoir pas plus de relations avec André Poitou que le sénateur lui-même. M. Marchesseau s'en rendit compte. Il dit :

— Mon grand ami, André Poitou, ne m'en voudra pas de revenir sur ma parole. Ce banquet, ma modeste personne le présidera.

À ce moment, Maurice Poitou, qui louvoyait depuis plusieurs minutes autour des trois hommes, se mêla à eux. À l'encontre de M. Dumesnil qui avait affecté, avant de se présenter, de ne pas être certain qu'il parlait au sénateur Marchesseau, Maurice Poitou déclina tout de suite ses qualités sans qu'il vînt seulement à l'idée de M. Marchesseau, tellement il lui paraissait évident qu'on le connût, de faire de même.

CHAPITRE IX

Aux extrémités de la longue galerie, il n'y avait plus personne. Sans s'en apercevoir, les invités formaient des groupes qui, insensiblement, se rapprochaient du sénateur. Cependant que celui-ci parlait au président, Maurice regarda son frère comme pour lui demander si cela ne le fâchait pas qu'il se fût joint à son groupe.

Maurice Poitou, dès qu'il se trouvait en présence d'un personnage de l'importance du sénateur, devenait muet. Pourtant, l'idée de s'esquiver ne se présentait jamais à lui. Son plaisir était d'être vu, là, à son côté. Il avait cet air grave des hommes dans les loges, lorsque leur femme, devant eux, sourit. Il répondait par des hochements de tête, se tournait, commençait des gestes vagues, allumait des cigarettes, et, toujours comme ces hommes, jetait avec précaution l'allumette derrière lui. En dehors de la satisfaction qu'il éprouvait à être vu ainsi, il y avait une autre raison qui le poussait à chercher le voisinage de ces personnages. C'était qu'ensuite, lorsqu'il se trouvait en compagnie de gens plus modestes, il se sentait animé d'une ardeur folle. Il se croyait alors tout permis et, sans s'en rendre compte, copiait celui qu'il venait de quitter, prenant ses gestes. Il avait alors l'illusion, presque aussi forte que la réalité, qu'il était devenu ce même homme qu'il avait admiré.

— C'est votre frère ? demanda le sénateur à André Poitou.

Comme ce dernier ne répondit que par un signe affirmatif, M. Dumesnil fit :

— Oui, c'est le frère de notre ami. Par conséquent, c'est notre ami également.

Maurice Poitou regarda méchamment le président. D'une intelligence très moyenne, il supposait qu'autrui poursuivait les mêmes buts que lui. Aussi soupçonnait-il le président de vouloir, plus tard, se donner des apparences de sénateur au sein de sa famille. Il ne le lui pardonnait pas, sans penser que, pourtant, cela ne nuisait en rien aux attitudes qu'il se proposait de prendre.

Louis Jarrige, Marcel Lorieux et Jacques Soulat qui étaient passés déjà trois ou quatre fois à côté du groupe qui entourait le sénateur sans paraître le remarquer, comme plongés dans une conversation profonde, s'arrêtèrent soudain.

— On va bientôt se mettre à table, j'espère, fit le docteur en

regardant le commerçant et en s'appliquant à ne pas voir le sénateur.

— Il est presque neuf heures, dit Jacques Soulat à M. Marchesseau sur un ton volontairement d'égal à égal.

— Déjà ! Ce n'est pas possible. Vous en êtes certain ?

Ces simples mots encouragèrent les trois compères. Délaissant tout à coup les autres membres du groupe, ils se tournèrent vers le sénateur qui, de son côté, avait adopté à l'égard des trois hommes l'attitude de celui devant qui un long cortège défile et qui, lassé sur la fin, s'intéresse de haut aux conversations qui l'entourent comme pour se reposer.

— Vous ne trouvez pas qu'il y a ici un peu de cette atmosphère si particulière des réunions publiques, continua Jacques Soulat, qui tenait à montrer au sénateur qu'il savait le comprendre et que la vie politique n'avait pas de secret pour lui.

Dès qu'il se trouvait dans une situation analogue à celle de ce soir, il ne pouvait résister à l'envie – en cela il ressemblait un peu à Aristide Baladis – de montrer au personnage le plus important qu'il avait, au-dehors, des liens plus solides avec lui que ceux qui apparaissaient au milieu de tout ce monde.

— Pas du tout, répondit le sénateur Marchesseau.

D'une nature généreuse, il ne manquait jamais une occasion d'opposer aux sentiments mesquins cette même force d'inertie dont il se servait pour décourager les solliciteurs. Il était d'ailleurs familier de cette méthode. Il répétait souvent : « Je dis toujours “oui”, même si je pense “non”. À quoi bon faire de la peine aux gens. Le temps arrange si bien les choses. Grâce à lui, ils sont les premiers à oublier les services qu'ils m'ont demandés. Quand ils me revoient, car il suffit qu'ils se trouvent en face de moi pour qu'une foule de désirs qu'ils n'avaient jamais eus se présentent à leur esprit, ils sont si pressés d'attirer mon attention sur eux qu'ils en perdent le sens de la mesure. »

— Mais pourtant, il me semble qu'il y a quelque chose de juste dans ce que vient de dire mon ami, poursuivit le docteur qui, obéissant simplement au besoin de faire une phrase, d'entamer une conversation avec un sénateur, n'avait pas suivi le sens secret de la remarque de Jacques Soulat, et s'était écouté parler avec d'autant plus de ravissement qu'il lui apparaissait que, grâce à la tournure de sa phrase, il était impossible que le sénateur ne répondît pas aussitôt.

Mais M. Marchesseau demeura silencieux. En homme habitué à trôner au milieu d'un cercle d'admirateurs, il aimait à montrer en public les caprices de l'intimité. Tout dans son attitude semblait dire : « Je ne réponds pas, parce que je ne sais quoi répondre, que je n'ai pas

envie de répondre. » Entre deux corps, il regardait le va-et-vient des invités avec une attention subite. Tout à coup ses yeux se portèrent sur Marcel Lorieux.

— Vous disiez ? demanda-t-il, comme navré de sa distraction.

Ce fut Maurice Poitou qui répondit. D'un caractère timide lorsqu'il tenait compagnie à des personnages importants, il se retrouvait dès que ceux-ci posaient une question insignifiante mais précise. Son trouble disparaissait alors. Un industriel demandait-il l'heure que tout de suite il tirait sa montre avec la hâte de ceux qui veulent être les premiers à rendre un service. Cela suffisait à rompre la glace. D'avoir fourni un vague renseignement lui donnait confiance. Aussi ne manquait-il plus, par la suite, de placer des observations.

— Monsieur Soulat prétendait que, malgré tout, cette foule donnait l'impression d'une réunion publique.

— Il se trompe, ce monsieur Soulat, fit le sénateur, en simulant de croire que cet invité s'était retiré entre-temps.

Depuis vingt ans qu'il faisait de la politique, M. Marchesseau avait remarqué qu'il n'était pas de plus sûr moyen de s'attirer des sympathies que, tout en feignant d'ignorer la présence d'un tiers, de parler de lui comme on l'eût fait si vraiment il avait été absent, mais en prenant le soin de ne dire de lui que des choses qui, à première vue désagréables, lui eussent causé une satisfaction.

— Ce monsieur Soulat n'a certainement jamais mis les pieds dans une réunion publique. C'est d'ailleurs ce qui me le rend sympathique. Cela prouve qu'il a du bon sens. S'il est un mauvais citoyen, il n'en est pas moins un homme de goût comme on en compte fort heureusement tant dans notre beau pays.

Jacques Soulat ne savait où se mettre. Tous les regards étaient tournés vers lui. Pour la première fois, depuis trois ans, il rougit jusqu'aux oreilles.

— Vous entendez, monsieur Soulat ? fit Louis Jarrige qui, n'ayant pas percé la pensée du sénateur, craignait que ce dernier ne prononçât par la suite une parole blessante.

M. Marchesseau joua l'étonnement, puis continua :

— Vous étiez présent, très bien, je n'en serai que plus à l'aise pour achever ma pensée. Ils sont rares les parlementaires qui vous loueront de votre désintéressement de la chose publique. Il en est pourtant qui, comme moi, vous serrent la main. Et ceux-ci, croyez-moi, ne sont même pas toujours sincères.

— Vous vous trompez, monsieur Marchesseau. Je vous assure que je suis avec attention les efforts du gouvernement et des parlementaires.

Le sénateur eut un sourire désabusé.

— Trop tard ! dit-il finalement.

— Pourquoi ?

— Trop tard, je vous dis. C'est trop tard. Il fallait dire cela tout à l'heure.

Jacques Soulat eut cette impression désagréable que l'on éprouve quand un interlocuteur, sans que l'on sache pourquoi, se fait de soi une idée toute différente de la réalité. Il sentit que, malgré toutes les protestations possibles, il était définitivement classé. C'était comme à la guerre quand un officier, se trouvant pour la première fois devant un soldat, dit : « Forte tête, celui-là ! »

M. Marchesseau n'échappait pas à ce travers. Lui qui avait commencé de parler simplement pour badiner et faire semblant d'ignorer la présence de Jacques Soulat, il avait été amené, par le jeu de la conversation, à considérer celui-ci comme un mauvais citoyen. Maintenant, cela l'amusait d'avoir adopté un tel jugement. Bien qu'il comprît ce que ce dernier avait d'arbitraire, par caprice il ne voulut plus changer. De le garder en lui, intact et faux, le confirmait dans son importance. Il semblait se dire à lui-même : « Évidemment, c'est un brave homme, mais c'est bien plus drôle de le prendre pour un mauvais citoyen. »

Marcel Lorieux, Louis Jarrige et Maurice Poitou approuvèrent le sénateur.

— Vous ne pouvez pas affirmer le contraire, fit le frère du commerçant à Jacques Soulat. Avouez que vous n'avez jamais assisté à une réunion publique. Ça ne vous amuse pas. Il n'y a d'ailleurs pas de mal à cela. Vous n'avez pas besoin de vous en cacher.

— Je vous demande pardon, répondit Jacques Soulat qui se défendait tant qu'il pouvait. Vous n'en savez absolument rien. Cela m'intéresse autant que vous.

L'arrivée de Mme Wegener interrompit Jacques Soulat. La veuve du général s'était fait accompagner par Mme Billan jusqu'à quelques mètres du groupe au milieu duquel pérorait le sénateur. Brusquement, elle avait laissé son interlocutrice sur place.

— Acceptez-vous, messieurs, une présence féminine parmi vous ? fit-elle en ébauchant une révérence de fillette.

— Pourquoi pas, madame ? rétorqua le sénateur, avec une amabilité telle que les invités qui l'entouraient en furent décontenancés.

M. Marchesseau sourit largement à la nouvelle venue. Un autre

travers qu'il avait de commun avec la plupart des hommes parvenus à une haute situation était de tenir à paraître indépendant quand il s'agissait de manifester sa sympathie. Cela eût été très bien s'il en avait témoigné aux gens qui la faisaient naître en lui. Mais à l'égard de ceux-ci justement, il la taisait. L'important était à ses yeux que seules les apparences de cette sympathie se montrassent. Il voulait ainsi prouver que, devant l'élan, peu importaient les recommandations et les faveurs, que le sentiment, bien que lui fût un homme considérable, ne se raisonnait pas, qu'il était aussi vain de vouloir refréner le cœur que d'endiguer l'Océan. Aussi, pour que ce sentiment fût plus visible, s'arrangeait-il à le laisser paraître à l'endroit de gens d'apparence insignifiante.

Mme Wegener, sans voir la jalousie que sa présence causait dans l'entourage du sénateur, s'épanouit. En de telles circonstances, elle se croyait tout permis. Le sourire d'un homme puissant était pour elle une brèche lumineuse dans le mur d'hostilité qui se dressait ordinairement devant elle. Malgré les désillusions, elle pensait que le jour viendrait où son âme communierait avec celle d'une autre personne, d'une autre personne justement puissante, d'une autre personne qui anéantirait d'un geste ceux qui la faisaient souffrir. Et les déceptions ne diminuaient en rien cette croyance. Aussi, à chaque fois qu'un visage s'ouvrait à elle, s'imaginait-elle que l'heure tant attendue avait sonné.

Toute rayonnante, elle s'apprêtait à parler lorsque M. Poitou, qui prévoyait que sa collaboratrice allait manquer de mesure, la devança. Le sénateur quitta Mme Wegener des yeux. Contrairement à ce que l'on eût pu attendre, elle ne chercha pas à attirer l'attention. Le brusque changement d'attitude du sénateur l'avait profondément touchée. Une nouvelle désillusion venait de s'ajouter aux autres. En l'espace d'un instant, sa condition, ses peines passèrent devant ses yeux. Si grandes avaient été ses espérances lorsque le sénateur lui avait souri que, devant la solitude où elle était de nouveau plongée, elle ne songea même plus à se ressaisir.

À ce moment, Yvonne Stella se mêla au groupe. À sa vue, M. Marchesseau détourna la tête bien que la beauté de l'actrice l'eût frappé. Il se faisait un point d'honneur de dédaigner les jolies femmes, de ne point paraître les remarquer, voulant laisser ainsi entendre que chez lui le domaine des idées l'emportait sur celui des frivolités.

CHAPITRE X

Une douzaine de convives entouraient à présent le sénateur. Ils étaient venus un à un, comme par hasard. Sans le peu d'invités assemblés dans les autres groupes, on eût pu croire que celui de M. Marchesseau, à la façon dont il s'était formé, n'avait guère plus d'importance que les autres.

Le sénateur, au centre, faisait semblant de ne pas remarquer l'attirance qu'il avait sur les convives. André Poitou, comme un père à côté d'un fils sollicité, ne se tenait plus de satisfaction. Le docteur et Louis Jarrige parlaient de politique en des termes calculés de manière à plaire à M. Marchesseau. Mme Wegener, subitement renfrognée, ce qui lui arrivait si souvent qu'il ne se passait pas de jour qu'elle ne s'entendît dire : « Mais qu'est-ce que vous avez donc ? Des ennuis ? Allons, réveillez-vous ! » se tenait à l'écart. Quant à Yvonne Stella, elle avait tout de suite remarqué que le sénateur était indifférent à sa beauté et, ainsi qu'elle le faisait chaque fois que cela lui arrivait, elle manifesta soudain à l'endroit de M. Marchesseau, et de son entourage par représailles, une profonde indifférence.

La famille Lorentz, que M. Poitou attendait secrètement, fit alors son entrée.

Le commerçant, quittant à regret M. Marchesseau, alla à leur rencontre. Il était embarrassé. Il avait senti le respect dans lequel cette famille le tenait et il craignait, au cours de la soirée, de la décevoir. Il devinait confusément que ce banquet allait le faire baisser aux yeux des Lorentz. Déjà il regrettait de les avoir invités.

« Mais après tout, c'est un banquet », pensa-t-il. Ils comprendront bien qu'on ne peut pas connaître que des gens bien. Avant d'arriver à une situation comme la mienne, il est normal que l'on ait eu des relations dans tous les mondes. On ne peut pas être un ingrat. »

M. et Mme Lorentz s'étaient préparés à une entrée grave.

— Tu passeras la première, avait dit M. Lorentz à sa femme, puis, une fois dans la salle, tu te retourneras pour voir si je t'ai suivie. Surtout ne tends la main à personne.

Aussi, quand les Lorentz se trouvèrent au seuil du salon, ne purent-ils dissimuler leur stupéfaction.

— Quelle cohue ! souffla Mme Lorentz.

— Tais-toi, répondit son mari en poussant sa fillette devant lui.

— Je m'en doutais, continua-t-elle. Il nous a trompés.

— Je te dis de te taire.

* * *

Finalement, tout le monde s'assit. Au milieu d'une rangée, André Poitou se tenait, fier et ému. À sa droite avait pris place le sénateur, à sa gauche, le président du syndicat. Mme Wegener, dont la place avait été marquée à un bout de la table, entre MM. Billan et Jarrige, parut à tout le monde un instant déclassée tellement elle avait fait de bruit.

Le repas commença dans un silence relatif. Les convives, d'être séparés de ceux avec lesquels ils avaient causé, se taisaient encore. Les trois maîtres d'hôtel, debout près de la porte, s'assuraient que le service était bien fait. Les garçons s'empressaient autour des invités.

— Alors, maintenant, tout le monde se tait. Une mouche, que dis-je, un insecte minuscule volerait que nous l'entendrions tous, fit le président du syndicat. Et vous, madame Wegener, vous n'avez plus rien de beau à nous dire ? C'est déjà fini. Vous avez dit tout ce que vous aviez à dire. Eh bien, permettez-moi de vous faire observer que ce n'était pas grand-chose.

— Taisez-vous, monsieur le polisson ! répliqua la veuve du général qui, de se trouver éloignée du sénateur, s'était ressaisie.

Mme Billan se pencha vers son mari et lui souffla à l'oreille :

— Elle se croit tout permis, celle-là.

Marcel Lorieux, lui, se contenta de faire un signe de loin à son ami Jacques Soulat.

— À mon tour de vous défendre de m'appeler ainsi.

— Vous êtes un polisson, monsieur le Président. Je le maintiens. Tout le monde me soutient, n'est-ce pas, monsieur ?

Et elle s'adressa au décorateur.

— Je n'ai pas d'opinion.

— Vous en aurez une plus tard, monsieur ; monsieur comment ? Je vous demande pardon. Je crois que, dans la confusion, on ne nous a pas présentés.

— Monsieur Lorentz, répondit pour son mari Mme Lorentz.

— Je suis madame Wegener, la veuve du général Wegener.

— Qui est cet homme brun à deux places à droite de la femme qui parle ? demanda Yvonne Stella à André Poitou.

— Baladis. C'est bien l'homme aux cheveux crépus de qui vous

voulez parler ?

— C’est un étranger, sans doute ?

— Un Grec. En tout cas, si ce n’est pas un Grec, c’est un Bulgare.

— Qu’est-ce qu’il fait ?

— C’est un maître bottier. Cela m’étonne que vous ne connaissiez pas les chaussures Baladis.

— Non, je ne connais pas. On ne peut pas connaître tout le monde.

— Il est établi rue Boissy-d’Anglas, je crois. Je ne suis pas sûr. Enfin, Baladis, c’est dans le Bottin.

— Vous parlez du Grec ? demanda à voix basse le président du syndicat.

— Vous le connaissez, vous, monsieur ? interrogea encore la chanteuse.

— Vous voudriez bien le savoir. Je le lis dans vos yeux.

— Si vous croyez que cela me fait quelque chose. Cela m’est bien égal. Les hommes, vous savez…

— Alors, monsieur Lorentz ? fit André Poitou qui redoutait que le maître bottier n’entendît ces questions. Il n’y a rien de nouveau ? À propos, êtes-vous bien rentré, l’autre soir ?

— Et vous ?

— J’ai fait quelques pas en vous quittant et, brusquement, j’ai pris un taxi. Je vous avais dit que je voulais rentrer à pied. Vous voyez, on ne sait jamais exactement ce que l’on va faire.

— Eh bien, nous, c’est le contraire. Nous voulions prendre un taxi et nous sommes rentrés à pied, à pattes, comme on disait dans notre jeunesse.

— À pinces, fit Jean Dumesnil.

— C’est cela même, jeune homme !

Au centre de la table, la conversation tomba sur ces mots, cependant qu’aux extrémités s’élevait un murmure confus. M. Chamuzet, le comptable délégué par la fabrique, était assis entre Mme Delmont, la déléguée des vendeuses, et Maurice Poitou. Jusqu’à présent, ce dernier n’avait prononcé que quelques monosyllabes.

— Est-ce qu’à la fabrique vous avez la nouvelle perforeuse ? demanda Maurice Poitou qui ne manquait jamais l’occasion de s’enquérir de la marche des affaires de son frère auprès des employés de celui-ci.

— Pas encore.

Puis s’enhardissant, M. Chamuzet continua :

— Ce serait une grosse affaire. Une seule perforeuse ne suffirait pas. Il en faudrait au moins trois. Je ne crois pas que M. Poitou veuille encore faire cette dépense. Il est prudent, très prudent. On ne peut pas lui en tenir grief, d’ailleurs.

— À part ça, est-il chic avec vous ?

— Personne ne s’est jamais plaint. Il est vrai que cela ne prouve pas que le personnel soit content.

— Qu’est-ce que vous sortez à peu près ?

— Douze cents pendant la saison, quelquefois treize cents.

— Douze cents paires ?

— Ah non ! Nous comptons à la pièce. Six cents paires par mois, quoi.

— Il ne doit pas se plaindre, mon frère !

— Non, mais ce n’est pas extraordinaire, vous savez. J’ai vu sortir, en 1918, près de douze mille pièces.

— Six mille paires ?

— C’est ça, six mille paires.

— Et vous êtes payé comment ? À l’heure, à la pièce ?

— À la journée. Mais, pour intensifier la production, nous avons un léger pourcentage sur chaque paire vendue.

— Vendue ?

— Naturellement.

— Oui, mais alors, il peut faire ce qu’il veut. Il peut très bien dire qu’il n’a rien vendu, que les affaires ne marchent pas, qu’il en est même très peiné.

— Non, ce n’est pas possible. Les paires invendues reviennent à la fabrique où nous les modifions au goût du jour. Il suffit de consulter les livres de sortie et de rentrée pour savoir exactement ce qui a été vendu.

— Ah… oui… je comprends. Il n’est pas si bête que cela, mon frère. Tout de même, je ne crois pas que ce soit lui tout seul qui ait trouvé cela. On a dû le mettre sur la voie. On a dû lui donner des conseils.

— Il faut des années. Une organisation comme cela ne se bâtit pas en vingt-quatre heures.

Cependant que Maurice Poitou et le comptable bavardaient ainsi, le commerçant réfléchissait. De temps en temps, il jetait un coup d’œil furtif sur les invités. Il lui apparaissait parfois qu’il vivait un beau rêve

et que, tout à coup, il allait s'éveiller, tellement cette soirée lui semblait inespérée.

« C'est donc vrai ! pensait-il. Je suis donc assez fort pour que tant de gens consentent à perdre plusieurs heures autour de moi. Je suis donc devenu un homme puissant. À ma droite, un sénateur, à ma gauche, le président du syndicat. Partout des amis, des parents, et tout le monde m'estime. »

Par moments, son imagination se mettait à vagabonder. Comme au temps où il était enfant, l'assiette blanche, devant lui, devenait un immense désert où erraient de minuscules explorateurs. Mais il chassait bien vite ces divagations pour contempler l'assistance qui l'entourait, qui n'avait de raison de se trouver là que parce qu'il existait. Les invités parlaient entre eux et semblaient trouver tout naturel d'être réunis autour de cette table. Ils avaient de l'appétit. Aucun d'entre eux n'eût songé à lui contester la place d'honneur qu'il occupait.

Soudain, comme il revoyait dans une brume son passé laborieux et solitaire, il entendit quelqu'un crier :

— Eh ! Poitou.

Il sursauta, comme si cet appel allait déchirer la toile peinte de souvenirs qui se déroulait devant ses yeux, puis tourna la tête dans la direction d'où provenait cet appel familier. Un homme, à demi dressé, les mains à plat sur la table, le regardait avec fixité. Il reconnut Marcel Lorieux.

— Poitou, je t'appelle.

Le docteur semblait surexcité. Il avait un peu bu et un commencement d'ivresse marbrait ses joues pâles de plaques roses.

— Je t'appelle, Poitou, et l'ingratitude fait que tu ne me réponds pas. La Légion d'honneur t'a-t-elle donc tourné la tête ? T'imaginerais-tu par hasard que c'est arrivé ? Te détournerais-tu donc de tes anciens amis, de ceux mêmes qui, pas à pas, modestement, te suivirent dans ton ascension ? À moins de preuves du contraire, je ne le croirai pas.

Au premier abord, le commerçant ne comprit pas le sens de cette tirade dite avec emphase. Puis il lui apparut qu'il avait blessé son ami sans s'en rendre compte. Il regarda le président du syndicat comme pour lui demander un conseil. M. Dumesnil demeura impassible. C'était une façon de faire qu'il aimait. Se passait-il un événement extraordinaire et l'interrogeait-on, qu'il ne répondait jamais. Faute de vivacité d'esprit, il avait adopté une fois pour toutes cette attitude et l'avait perfectionnée au point d'y ajouter une série de jeux de physionomie dont l'ordre ne variait pas, quelle que fût l'importance de

l'événement. André Poitou implora alors la chanteuse qui se trouvait en face de lui. Elle sourit et, en continuant de se servir, fit le plus naturellement du monde :

— Dites-lui de se taire. Il est fatigant, cet homme-là.

De loin, Aristide Baladis approuva, tandis que Mme Billan qui, peu à peu, était revenue sur la mauvaise opinion qu'elle avait du commerçant, poussait du coude son mari pour qu'il fît attention à ce qui allait se passer.

— Je te somme de répondre, continua le docteur.

André Poitou hésita une seconde. Certains convives le regardaient. D'être pris à partie, aussi violemment, par un homme qui jusqu'à ce jour n'avait jamais élevé la voix le surprenait au point qu'il ne savait quoi répondre. Il sentait confusément que Marcel Lorieux plaisantait ; pourtant il croyait discerner derrière ce ton de pince-sans-rire la véritable pensée de son ami. « Je vais prendre la chose en riant. » Cette idée brilla dans le cerveau du commerçant avec la brièveté d'une étincelle.

— Tais-toi, Lorieux, tu ne sais pas ce que tu dis. Tu fais plutôt pitié…

Puis, s'adressant à Jacques Soulat qui était un des voisins de table du docteur, il ajouta sur un ton confidentiel :

— Surveille-le.

— Me surveiller, moi, mais…

La réponse de Lorieux se perdit dans le vacarme. À l'autre bout de la table, des rires et des cris venaient de retentir. Mme Wegener, dans un geste brusque, avait renversé un verre de vin.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit-elle.

— Vous n'allez pas nous empêcher de rire, madame !

— Si on ne peut plus rire… !

Elle était d'autant plus gênée de sa maladresse que cela avait été en donnant à Louis Jarrige et Blanche Poitou les dimensions d'un vase que son mari avait jadis rapporté d'Indochine qu'elle avait heurté de la main ce verre. S'efforçant de ne point paraître remarquer cet incident, elle voulut continuer. Durant quelques secondes tout le monde retrouva son sérieux, puis, comme si tous se fussent entendus, de nouveaux éclats de rire fusèrent.

— C'est encore pour le verre que vous riez ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Non… non…, répondit-on de toutes parts.

— Pourquoi alors ?

— On rit comme cela, pour rien. On est bien libre de rire.

— Eh bien, laissez-moi finir mon histoire.

Jean Dumesnil, le fils du président du syndicat, regardait tour à tour la chanteuse et la fille des Lorentz de manière à laisser entendre que ce monde était bien ridicule. Robert Mourlon, l'air absent, cherchait tout le temps des yeux le maître d'hôtel. Mme Billan, bien qu'elle fût au côté de son mari, lui lançait des regards d'intelligence.

— Drôles de gens, fit Mme Lorentz à voix basse.

— Tu trouves ? interrogea son mari qui s'amusait, en passant l'index par-dessus l'annulaire, à rouler une boulette de mie aux fins d'en sentir deux.

— C'est le petit monde en plein.

— Parle plus doucement. Tu n'as pas de tact.

— Il aurait dû faire une sélection, M. Poitou.

Marcel Lorieux, lui, ne se tenait pas pour battu. Après être resté un instant affalé sur sa chaise, il venait de se relever et, comme hanté par une idée fixe, il ne cessait d'interpeller le commerçant.

Quant à Mme Wegener, elle avait recommencé son histoire. Soudain, les mains devant elle, bien au-dessus de la table, pour ne rien renverser cette fois, elle redonna la dimension du vase indochinois. De nouveaux éclats de rire retentirent. Une jeune femme se pencha sur la table au point de toucher la nappe de son front, se redressa, puis se pencha encore. Un monsieur presbyte, qui avait enlevé son lorgnon pour mieux voir Mme Wegener, recula avec sa chaise et, dans le dos de sa voisine, Mme Billan, se mit à frapper dans ses mains à la cadence de « un, deux, trois… un, deux, trois ».

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Jean Dumesnil qui trépignait des talons sur le parquet et qui, trouvant que cela ne faisait pas assez de bruit, avait pris deux fourchettes, une dans chaque main, et les entrechoquait à la manière de cymbales.

Ce jeune homme était d'ordinaire timide et effacé. Mais dès qu'il se trouvait en compagnie de plusieurs amis et que la conversation s'animait, il perdait tout contrôle de soi.

Aristide Baladis lui fit comprendre par une moue qu'il était préférable pour lui de se taire. Mais il haussa les épaules et continua de plus belle.

— Taisez-vous donc, fit Mme Billan. On n'entend que vous. Vous n'êtes pas tellement intéressant !

On entendait aussi, venant du boulevard, les tramways, les automobiles et les cris des camelots. Des passants, assis sur les bancs, contemplaient l'hôtel Gallia. Dans le hall, des éclats de voix se firent entendre. Un voyageur s'étonnait que, bien qu'il eût envoyé un télégramme à la direction, on ne lui eût préparé aucune chambre.

— Maurice ? appela Blanche Poitou.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Laisse-moi tranquille.

— Regarde la chanteuse, la femme qui est à côté d'André.

Yvonne Stella s'était levée et promenait devant elle le verre qu'elle tenait à la main.

— Je bois… Je bois…, dit-elle.

— Nous aussi nous buvons, firent Louis Jarrige et un autre jeune homme qui, à chaque instant, après s'être épongé le front, remettait son mouchoir dans sa manchette.

— Je bois à la santé de monsieur.

Se tournant vers le commerçant, elle lui fit une révérence puis, lui tendant son propre verre, elle ajouta :

— Allons, monsieur Poitou, buvons ensemble. Attendez que je prenne un verre… Vous y êtes… un, deux, trois… buvons…

CHAPITRE XI

À mesure que le dîner se déroulait, les invités devenaient de plus en plus bruyants. Les esprits s'échauffaient. Entre chaque plat, Yvonne Stella allumait une cigarette. Elle aimait à fumer en mangeant. Comme elle ne la lâchait pas, c'était de sa main libre qu'elle portait les aliments à sa bouche, les accompagnant aussi naturellement que de pain, de fumée. Cette façon de faire paraissait à Mme Billan du dernier sans-gêne. À chaque instant, elle se tournait vers son mari pour lui dire de regarder l'actrice, avec cette insistance mêlée de satisfaction des petites gens ayant surpris chez leurs maîtres un vice.

Le sénateur Marchesseau, habitué à tout simplifier, à ramener comme dans la vie politique les choses aux grandes lignes, n'avait pas encore perdu de vue que ce banquet avait été organisé en l'honneur de son voisin, André Poitou. Aussi affectait-il, quand il ne se penchait pas vers le commerçant, de considérer l'ensemble des convives avec attendrissement, comme s'il eût été réellement touché par une telle unanimité dans l'hommage. Il s'appliquait également à paraître ignorer – ainsi qu'un officier le côté terre à terre de la vie de caserne – les regards d'envie et les quolibets qu'il ne manquait pas de surprendre.

Parmi les convives que le sénateur sentait lui être hostiles, il s'en trouvait un à qui une cravate noire et flottante et des binocles prêtaient des apparences d'homme incrédule et documenté. Il s'appelait Max Rojais et avait exercé la profession de journaliste parlementaire. À la suite d'une affaire de trafic de permis de circulation sur le réseau de l'État, il avait été mis à la porte du petit journal où il avait collaboré. Le directeur, un maître chanteur, s'était défait de lui en ces termes :

— Mon cher Rojais, nous n'en resterons pas moins des amis. Ce n'est pas parce que tout le monde vous lâche à présent que je cesserai d'avoir de l'amitié pour vous. Mais mettez-vous à ma place. Ma situation ne serait plus tenable si je vous gardais. Il faut comprendre ces choses. Plus tard, quand tout cela sera oublié, revenez me voir. Et on trouvera toujours un petit coin où vous caser.

Max Rojais était revenu comme on l'avait invité à le faire. Mais il avait été oublié. Il arrive souvent que, après une séparation de deux ans, des amis soient embarrassés en se retrouvant en présence, qu'ils ne sachent plus quelles paroles échanger. Le chemin parcouru par chacun d'eux est tellement différent qu'ils ont l'impression de ne point

se connaître. Cela est habituel. Mais en ce qui concernait Max Rojais et son directeur, cela avait été exceptionnel. Ce dernier n'avait réellement pas reconnu son ancien collaborateur. Le nom, le visage de celui-ci n'avaient éveillé en lui aucun souvenir. Et ce n'avait été qu'après avoir donné une foule de points de repère, de précisions, que le rédacteur était parvenu à se faire reconnaître. Les deux hommes avaient alors prononcé quelques vagues paroles, puis s'étaient séparés.

Depuis, Max Rojais entretenait une haine profonde contre le monde de la presse et de la politique, d'autant plus que son ancien directeur occupait à présent une situation importante, cependant que lui, qui avait pourtant toujours répété qu'il serait mort ou millionnaire à quarante ans, végétait misérablement et ne parvenait à subsister qu'en fréquentant les banquets, les couloirs et les antichambres, toujours à l'affût de ce qu'il appelait « la grosse affaire ».

Le sénateur Marchesseau qui, sans connaître Max Rojais, devinait confusément son passé voulut l'amadouer pour obéir à un des principaux préceptes de sa vie : « Il vaut mieux être bien que mal avec le monde. »

— Alors, messieurs les journalistes, dit-il à Max Rojais en souriant, vous prenez des notes ?

Quand il se trouvait en présence d'un rédacteur de quelque journal, il ne manquait jamais de s'adresser à lui comme si celui-ci eût été entouré d'autres confrères. Parce que maintes fois il avait été interviewé par des journalistes, il n'admettait pas qu'ils pussent avoir quelque influence isolément. Aussi, sans se rendre compte qu'il froissait Max Rojais, croyait-il spirituel de s'adresser ainsi à lui.

Le visage de Max Rojais s'illumina pourtant.

— Non, monsieur le Sénateur, je ne prends aucune note. Je suis en amateur ici ; je ne travaille pas.

Max Rojais, qui n'exerçait plus sa profession depuis plusieurs années, répondait ainsi où qu'il se trouvât. Bien qu'aucun journal ne voulût de lui, qu'il fût rayé du syndicat et qu'on ne l'admît plus à la maison des journalistes, il tenait toujours à faire figure de membre de la presse. Éternellement sans mission, il s'appliquait à laisser deviner qu'il se trouvait là en amateur et que, si les circonstances l'exigeaient, il n'hésiterait pourtant pas à téléphoner à quelque rédaction.

— Vous dites cela, continua le sénateur, pour mieux nous observer. Je vous connais, vous autres journalistes. La belle information avant tout. Pour un « filet », vous sacrifieriez père et mère.

Ce terme technique, en excellent homme politique qu'il était, M. Marchesseau ne manquait jamais de le placer.

Malgré la haine que Max Rojais vouait aux personnalités, il devenait d'une amabilité extraordinaire lorsque l'une d'elles s'adressait à lui. D'avoir passé une partie de sa vie à les solliciter, à les attendre durant des heures, à les questionner malgré leur dédain, à entrer par une fenêtre lorsqu'on le chassait par la porte, faisait que, contre son gré, il ne pouvait que leur sourire. Il avait l'âme du soldat que l'on conduit à la mort à la condition de le prendre par les bons sentiments, du domestique qui s'attache à ses maîtres s'ils ont quelques attentions pour lui. Était-on aimable à son endroit, qu'il était désarmé et tâchait de donner de son interlocuteur une image sympathique dans ses articles. Il ne manquait pourtant d'interpréter par la suite le silence de l'interviewé qui, n'ayant plus de raison de le ménager, ne donnait plus signe de vie comme une ingratitude, et de le ranger au nombre de la multitude d'ingrats dont il se croyait entouré.

Une chaleur lourde commençait à envahir la salle du banquet. Autour de la longue table, ce n'étaient que propos aimables et rires. Le murmure que faisaient les conversations avait quelque chose de monotone comme celui d'une mer lointaine. Parfois s'élevaient des éclats de voix auxquels les convives, surpris, ne prêtaient aucune attention, désireux qu'ils étaient d'une atmosphère plus cordiale.

André Poitou mangeait lentement. De temps en temps, il promenait un regard en apparence indifférent autour de lui. Il redoutait qu'on ne lût dans ses yeux l'émoi profond qui l'étreignait. Il cachait son trouble et sa joie sous un air si distrait que certains invités chuchotaient par moments, que « Poitou ne semblait pas tellement heureux », cependant que d'autres insinuaient, avec plus de justesse, que c'était une attitude ou que la présence à son côté d'un sénateur l'intimidait.

Soudain le commerçant baissa les yeux et rougit. Il venait de lui apparaître qu'il ne méritait pas un tel hommage et que tous les convives s'en rendaient compte, mais n'en disaient rien par politesse. Il avait l'impression désagréable que son entourage s'ennuyait et n'attendait qu'une chose : le moment de partir.

« Je suis bête de faire des réflexions pareilles, pensa-t-il. Je ne suis tout de même pas le premier à qui l'on offre un banquet pour fêter une décoration. C'est tout à fait normal. »

Une tape sur l'avant-bras le tira de ses réflexions. Il regarda M. Dumesnil qui, penché vers son visage, lui souriait et semblait dire : « Fais risette. »

— Allons, André, à quoi penses-tu ? demanda le président du syndicat à voix basse, de manière à laisser entendre qu'il respectait le recueillement du commerçant, qu'il était même désireux de le partager.

— À rien… À tout cela.

— Tu es ému, hein ? Je comprends cela. Pourquoi le cacher ? Sois donc franc. Avoue-le. À ta place, nous le serions tous, émus.

— Mais non. Ce n'est rien.

— Tu ne dis pas ce que tu penses. Et tu as raison. Et je te félicite. Les sentiments du cœur, il faut les garder pour soi.

M. Dumesnil avait l'habitude de féliciter les gens. Il félicitait tout le monde. Il félicitait son fils lorsque celui-ci arrivait à l'heure pour les repas. Il félicitait sa femme lorsqu'elle avait fait un achat. L'importance qu'il se donnait l'avait amené, sans qu'il s'en fût rendu compte, à ne pouvoir résister au besoin de féliciter autrui, certain qu'il était qu'un compliment venu de lui était agréable.

À la gauche de M. Poitou, de l'autre côté de la table, était assis un homme d'une cinquantaine d'années dont le veston noir était lustré et le faux col trop grand, si bien que lorsqu'il se baissait on apercevait la base de son cou. C'était un cordonnier du nom de Jonas. Ce banquet avait été organisé par M. Dumesnil. Il avait demandé à André Poitou la liste des gens qu'il désirerait voir l'entourer. Sur cette liste, M. Jonas n'avait pas figuré, non pas que le commerçant l'eût oublié, mais parce qu'il lui avait été désagréable de l'y voir. M. Jonas avait été peut-être le seul ami que le commerçant eût eu dans sa jeunesse. Aussi celui-ci avait-il craint que cet homme modeste ne lui rappelât les longues années obscures du passé. Pourtant, pris d'un remords au dernier moment, André Poitou l'avait invité par pneumatique.

Jonas ne cessait de regarder son ami. Aucune envie ne se lisait dans ses yeux. Une expression de douceur illuminait par moments ses traits. Il avait oublié combien misérable était sa condition à côté de celle d'André Poitou pour admirer ce dernier.

— Alors, mon cher, fit un voisin de Jonas, dans la lune ?

Le cordonnier sursauta. André Poitou, lui, continuait de rêver. Il n'avait pas même remarqué son ancien ami. D'un geste machinal, il passait par instants sa main sur son front. Ce n'était donc pas un rêve ! Cette longue table couverte de fleurs, de fruits, de verres étincelants existait réellement. Ces ombres, les unes à côté des autres, qui se mouvaient chacune à sa façon étaient des amis, des parents. « Merci, merci à tous », pensait le commerçant dont les yeux étaient mouillés d'attendrissement. Pourtant il se sentait incapable de manifester autrement sa reconnaissance.

— Qu'il est heureux ! fit un convive du bout de la table.

— C'est un sensible, répondit-on.

— Ça dépend des jours. Je l'ai vu renvoyer un pauvre ouvrier pour

un motif futile… C’est surtout un orgueilleux.

— Et un taciturne.

— L’un ne va pas sans l’autre. Vous ignorez sans doute jusqu’à quel point il est susceptible. Je l’ai vu pâlir parce que quelqu’un disait dans une conversation : « Toutes les chaussures ont la même valeur. »

Le sénateur, qui avait pour voisin de droite Yvonne Stella, demanda à cette dernière si elle s’amusait. Maintenant que personne ne les entourait, il redoutait moins de parler à une jolie femme. Croyant deviner dans le ton de cette question le désir d’une réponse négative, elle fit, n’osant pourtant s’engager :

— Comme ci, comme ça.

M. Marchesseau prit l’air entendu d’une personne qui a une idée et ne veut pas la dire.

— Qu’est-ce que vous pensez de ceux qui nous régissent ? demanda Max Rojais, qui avait suivi le manège du sénateur, à un de ses voisins.

— Il a l’air d’un brave homme, répondit l’interpellé.

— Vous trouvez ? Vous n’êtes pas difficile. J’appelle des gens de cet acabit des requins. Savez-vous ce qu’il propose pour rétablir les finances de la France ? Une loterie. Parfaitement, avec un gros lot de dix millions, cent autres d’un million, et une foule d’autres encore de mille à cinq cents francs.

Des convives avaient tendu l’oreille. Bientôt, au sein du banquet, se forma un groupe qui ne parla plus que des trahisons et de l’incapacité du sénateur.

— Alors, monsieur le journaliste, fit Marchesseau qui avait remarqué qu’on parlait de lui, vous êtes en grande conversation ?

En un instant, les visages des conjurés s’éclairèrent. Tous se tournèrent vers le sénateur, souriant. On eût dit que jamais une pensée mauvaise n’avait traversé l’esprit de ces invités. Ils ne se regardaient plus entre eux, attentifs seulement à plaire à l’homme politique.

Le bruit des conversations montait. Des convives, un peu enivrés, étaient secoués par le fou rire. Ils ne parvenaient plus à s’interrompre. Si, par hasard, ils se calmaient, cela durait un instant.

Soudain, on entendit encore, dans le brouhaha, le cri de : « Vive Poitou ! » Tout le monde se tourna vers l’endroit d’où il provenait. L’auteur de ce cri avait baissé la tête et rougi. Il est fréquent dans une assemblée qu’un homme timide ou paisible manifeste tout à coup son enthousiasme d’une manière plus violente que son entourage pour être dans le ton général puis s’aperçoit, au même moment, qu’il a été trop loin. Il ne sait alors plus où se mettre, accablé qu’il est par les regards

posés sur lui qui le désignent à l'attention de tous.

C'était Fortunat qui avait poussé ce cri. Dans la chaleur de la soirée, il avait pris peu à peu confiance et même fini par s'imaginer qu'il était du rang de tout le monde, puisqu'il avait été invité. Déjà, ces mêmes cris de « Vive Poitou ! » avaient retenti. Aussi s'était-il promis d'imiter, à la première occasion, ces personnes. Mais il en est des cris comme de tout. Chaque être a une façon qui, bien que paraissant identique aux autres, est différente de faire une chose. Ceux qui avaient précédé Fortunat, Mme Wegener entre autres, avaient eu une intonation sûre et naturelle. Personne n'avait attaché une trop grande importance à leurs cris, alors que la voix aigre de Fortunat, comme étranglée par la peur et l'émotion, avait tout de suite frappé.

À côté de Lorentz, se tenait un homme d'apparence respectable, qui mangeait méticuleusement, souriant à des plaisanteries faites loin de lui, passant son temps à regarder les gens au moment où quelqu'un s'adressait à eux, enfin, s'appliquant à observer, et pour tempérer ce qu'il y a de désagréable en cela, avec un air crédule et admiratif pour tous. De temps en temps, il mettait les mains dans ses poches et s'adossait à sa chaise qu'il faisait très légèrement basculer. Il répondait à tous les regards dirigés sur lui par un sourire aimable. Parfois, il déplaçait sa chaise pour ne pas gêner son voisin de gauche puis, un instant après, la déplaçait pour ne pas gêner son voisin de droite. Finalement, il s'adressa à Lorentz qui, parce qu'il devinait ce convive peu bavard et discret, affectait de l'être également, ce qui le gênait pour faire toutes les observations qu'il eût voulu souffler à sa femme.

— Je crois qu'on ne nous a pas présentés, monsieur. Je suis monsieur Reverdy.

— Monsieur Lorentz, ici.

— Enchanté. Ne trouvez-vous pas que ce banquet a quelque chose de touchant. Je connais très peu M. Poitou. Mais j'ai l'impression que cet homme mérite réellement la distinction qu'on vient de lui conférer. Et c'est si rare qu'une distinction tombe bien. En général, c'est décerné au petit bonheur, je crois. Je dois vous avouer que j'étais venu à tout hasard avec l'intention de m'esquiver.

— C'est comme nous, fit Lorentz qui enfin venait d'entendre une phrase concordant avec ses pensées.

CHAPITRE XII

Aux liqueurs, Marcel Lorieux, les yeux vagues, tenta de se lever encore une fois pour interpeller le commerçant. Mais à peine se fut-il dressé qu'il retomba sur sa chaise. Il resta un instant inerte, puis, comme si une âme d'enfant se fût éveillée en lui, il s'amusa à imprimer un balancement à ses bras pendants.

Mme Lorentz avait approché sa chaise de celle de son mari et, à demi appuyée contre son épaule, fumait une cigarette. Aristide Baladis avait passé la bague de son cigare à son doigt dans un but bizarre, celui de plaire à Yvonne Stella.

Chaque fois que, dans un restaurant, il avait longuement regardé une femme (ce qui ne manquait jamais de se produire car, de même que certaines personnes ne peuvent prendre un repas sans lire, de même il ne pouvait manger sans avoir, auparavant, découvert dans un coin quelconque de la salle une femme à regarder), il éprouvait le besoin, au café, de paraître s'intéresser à une occupation enfantine. Il sentait vaguement que, de cette manière, il touchait le cœur de cette inconnue, qu'il lui montrait sa vie intime et que, par conséquent, si les circonstances lui permettaient de lui adresser la parole, elle serait moins effarouchée.

Yvonne Stella le regarda. Comme confus d'une distraction, il retira de son doigt la bague du cigare et, sans quitter des yeux la chanteuse, la jeta avec l'air de dire : « Comme je suis distrait. »

Blanche Poitou, de son côté, avait pris dans son sac le télégramme de son mari et attendait une occasion de le faire passer au commerçant, cependant que son frère, qui avait voulu, sans raison, simplement parce que la chaleur des vins lui avait donné un besoin d'autorité, qu'une fourchette restât devant lui bien que la table eût été desservie, parlait à Mme Delmont.

M. Dumesnil, lui, avait tiré son portefeuille de sa poche. Après un moment de recherches, il déplia une feuille de papier et la tendit à André Poitou.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda ce dernier.

— Lisez, vous verrez ! Cela vous intéresse particulièrement.

— Après, monsieur le Président, pas maintenant. Oublions un peu les affaires, je vous en supplie.

André Poitou était souriant, ses joues, roses. Il faisait des clins d'œil à tous les invités, mais au hasard dans l'assistance pour que l'on ne découvrît pas son manège. Parfois, il chantonnait. Yvonne Stella se penchait alors vers lui.

— Chantez encore, disait-elle. Savez-vous que vous avez une bien jolie voix.

Il se récriait mais, lorsqu'il supposait que l'actrice ne songeait plus à lui, il se remettait à chantonner.

— Hep ! cria Jacques Soulat.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le commerçant.

— Rien.

Quelques minutes après, Jacques Soulat recommença.

— Hep !

— Que veux-tu me dire ?

— Rien.

— Hep ! cria-t-on encore, mais à l'autre bout de la table.

Cette interjection gagnait du terrain. Bientôt tous les invités se lancèrent des « Hep ! ».

— Mais ce n'est pas une lettre, mon vieux, fit le président du syndicat, en reprenant le carré de papier que Poitou lui avait rendu sans même le déplier. C'est le petit discours que je veux prononcer sur vous. Eh bien ! puisque c'est ainsi, je ne vous le montre plus. Vous l'entendrez quand je le réciterai, tout à l'heure.

— Et qu'est-ce que vous allez dire ? demanda le commerçant.

— Je dirai votre labeur, votre persévérance et, surtout, j'insisterai sur le fait qu'il y a tout de même une justice, quoi qu'en pensent certains.

— C'est vrai, répondit mollement André Poitou.

— Il n'y a pas de doute. S'il n'y avait pas de justice, on ne serait pas là.

Mme Wegener, qui avait surpris cette conversation (c'était d'ailleurs un de ses dons d'entendre tout ce que l'on disait autour d'elle, même aux moments où elle était le plus exaltée), intervint :

— Pardon, monsieur le Président. Permettez.

« Permettez » revenait sans cesse sur ses lèvres. À l'aide de ce mot, elle s'introduisait invariablement dans toutes les discussions.

— Permettez, monsieur le Président, je ne suis pas de votre avis. Vous venez de dire qu'il y a tout de même une justice, il me semble.

C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Je ne me dédis pas.

— Je ne suis pas de votre avis.

Elle parlait sérieusement. Par une mimique grave, elle voulait laisser entendre qu'il y avait deux femmes en elle : celle qui s'amuse en société et celle qui a, malgré cela, une profonde connaissance de la vie. Mais les mots lui manquaient.

Selon elle, il n'y avait pas de justice. C'était une des seules convictions sincères qu'elle eût. Aussi se sentait-elle à court pour la défendre tellement elle eût voulu bien le faire.

— Expliquez-vous, madame. C'est facile de dire le contraire de quelqu'un. Encore faut-il le prouver. Ce n'est pas en traitant les gens de « polisson » que l'on a raison.

— Oh ! ça, c'est fini. Je vous parle sérieusement, monsieur le Président. Je crois bien, sur cette question, que j'ai la majorité. On peut demander à tout le monde. Tout le monde pense comme moi. N'est-ce pas, monsieur Poitou ?

— Peut-être, fit le commerçant, que le cœur poussait à approuver la générale, mais qui n'osait revenir sur son acquiescement de tout à l'heure.

— D'ailleurs, reprit M. Dumesnil, on ne peut se faire une opinion sur un tel sujet, à la fin d'un tel repas. Il faudrait penser à cela dans la solitude et le calme. Mais comme en de tels moments cela ne nous arrive pas, je crois que jamais nous ne serons nettement fixés.

— Très juste, approuva le commerçant.

— C'est bien cela, continua Mme Wegener, ce sont des hommes comme vous qui pourraient, s'ils le voulaient, tout éclaircir, et qui ne s'en donnent pas la peine, qui font que nous toutes, pauvres femmes, restons plongées dans l'obscurité.

— Pauvres femmes ? répéta d'une voix larmoyante Jacques Soulat.

— Obscurité ? fit sur le même ton Louis Jarrige, qui copiait l'esprit des autres.

— Oui, nous sommes de pauvres femmes.

— Eh bien, moi, je ne trouve pas. C'est vous qui menez le monde. Vous faites ce que vous voulez. Vous êtes les maîtres invisibles de tous nos actes. Vous connaissez le proverbe : « Cherchez la femme… »

— Et quoi ?

— « Et vous trouverez le larron. »

— Ce n'est pas cela, le proverbe.

— En tout cas, c’est quelque chose d’approchant.

— Assez, assez, parlons d’autre chose, fit M. Dumesnil.

Il tenait à la main le carré de papier qu’il avait repris à André Poitou. Soudain, il se leva. L’expression grave qui se peignit sur son visage, la main qu’il tendit en avant pour demander le silence frappèrent l’assistance.

— Chut… chut…, cria-t-on de toutes parts.

Mais chaque fois que le silence se faisait, il se trouvait un invité qui jugeait spirituel de crier de nouveau « chut ». À la fin, tout le monde se tut. Le président du syndicat jeta un regard circulaire sur la longue table.

— Chut ! cria encore son fils qui manquait toujours de mesure.

M. Dumesnil ne parut pas entendre. Il leva les yeux au ciel, les baissa, joignit les mains comme pour se recueillir, afin que rien du fluide qu’il croyait dégager ne se perdît et commença de sa voix éraillée :

— En cette minute…

Il s’arrêta et, regardant dans les yeux l’invitée qui se trouvait en face de lui : Mme Billan, parut réfléchir quelques instants. Finalement, il reprit :

— En cette minute rare dans la vie d’un homme, il m’a paru que je devais, André Poitou, exprimer la pensée de tous vos amis qui, peut-être, ne se trouveront jamais plus réunis autour de vous.

D’un geste large, il désigna la salle.

— Ils sont tous là. Je reconnais vos compagnons de lutte, et là…

Il tendit l’index à l’opposé de l’endroit où se trouvaient Maurice et Blanche Poitou.

— Vos chers parents et, à côté d’eux, vos fidèles collaborateurs. Nous sommes tous là. Tous nous avons voulu, à ce moment qui est comme le couronnement de votre vie, vous apporter, par notre présence, la preuve de notre amitié indéfectible. Je dis bien, indéfectible. Rien ne saurait, à présent, nous diviser. Autour de vous, André Poitou, il n’y a que des cœurs qui fraternisent avec le vôtre, qui savent combien longue et combien pénible fut votre ascension. Je sais, il est des gens qui voient pour cause principale à toute réussite : la chance. Nous ne sommes pas de ceux-là. Nous savons que l’édifice que supportent vos robustes épaules a été construit par vous-même, pierre par pierre, jour par jour. Vous êtes un exemple de la persévérance, de la ténacité, de l’honnêteté des commerçants de chez nous. Le gouvernement ne l’a pas ignoré. En vous conférant la plus recherchée

de ses distinctions, la Légion d'honneur, il vous a signifié que votre probité ne lui avait pas échappé. Il est donc consolant de penser que le bien finit toujours par triompher.

Le président s'interrompit un instant, tendit ses mains devant lui :

— Le bien ? Grand mot que celui-là ! Et combien empli de sève ! Il faudrait le génie d'un grand homme pour le définir. En cette brève allocution, je ne m'étendrai pas davantage, André Poitou !

Il se tourna vers le commerçant.

— André Poitou, je vous dirai seulement ce que nous pensons tous. En cette minute, je me ferai le porte-parole de tous ces amis, car c'est l'apanage d'un homme comme vous que de n'avoir que des amis. Regardez-les. Leurs yeux sont tournés vers vous. Ils envient l'honneur que ma situation me confère, cet honneur, André Poitou, de vous exposer, en des mots peut-être malhabiles et rudes tellement mon émotion est grande, les raisons profondes de votre présence ici à cette heure de votre vie. André Poitou, je me tourne vers vous, je prends cette coupe où pétille un champagne clair comme votre cœur et je bois à votre santé.

Des applaudissements retentirent. Des cris jaillirent de toutes parts. Des convives se levèrent et, la main tendue, se dirigèrent vers le commerçant.

— Bravo, monsieur Dumesnil… bravo… bravo… Vive M. Poitou !

Le commerçant était ému aux larmes. Comme le président du syndicat ne s'était pas rassis, partagé entre le désir de continuer et celui de rester sur ce succès, André Poitou se leva à son tour et, prenant l'orateur par les épaules, l'embrassa à plusieurs reprises.

Les applaudissements redoublèrent. Soudain, on entendit une voix perçante qui criait :

— Permettez… permettez…

C'était Mme Wegener. Elle voulait parler également. Mais deux heures en sa compagnie avaient permis à tous les convives de la connaître. Les farceurs criaient :

— Chut !

Les hommes sérieux :

— Assez !

Dans le vacarme on lui lançait des quolibets.

« Drôle de générale. Qu'elle se taise ! C'est fini, maintenant. Elle parle trop. On en a assez ! » Habituée qu'elle était à voir toujours changer les gens ainsi, Mme Wegener ne s'en souciait pas. Au contraire,

elle tentait de tenir tête à toute l’assistance. Son caractère la poussait à crier de plus en plus fort à mesure que plus d’oppositions se dressaient contre elle.

CHAPITRE XIII

Lorsque le calme fut revenu, le sénateur Marchesseau se leva à son tour. En homme habitué à parler en public, il ne réclama pas le silence et continua, avec le président, une discussion commencée alors qu'il était assis. Par moments, il bombait le torse, parcourait d'un regard connaisseur l'assistance, puis continuait de parler sur un sujet depuis longtemps épuisé. Parce qu'il était debout, il voulait paraître très occupé. Il désirait que le silence se fît sans qu'il y fût pour quelque chose. Il s'interromprait alors soudainement de converser avec son voisin et simulerait d'être stupéfait qu'on l'écoutât depuis plusieurs secondes.

Mais ce vœu ne fut pas exaucé. Il avait beau être debout, les conversations ne cessaient point. Il se garda pourtant de réclamer le silence. Maintenant, faute d'obtenir ce qu'il avait souhaité un instant auparavant, il attendait que des convives fissent faire silence pour lui.

Comme personne n'élevait la voix, il se pencha à l'oreille du président du syndicat et lui souffla :

— Dites, président, soyez donc assez aimable de faire taire tout ce monde. Je n'ai aucune autorité.

M. Dumesnil se leva, ce que voyant, le sénateur s'assit immédiatement. Il ne voulait pas être confondu avec le président. Et la perspective de se relever dans un instant, au milieu de l'attention générale, lui souriait.

— Chut… chut… chut… encore une fois, silence… M. Marchesseau va prononcer une petite allocution… Allons…, un peu de silence, s'il vous plaît…

En parlant, M. Dumesnil avait abaissé à plusieurs reprises ses bras tendus en signe d'apaisement. D'avoir déjà pris la parole durant une dizaine de minutes lui avait donné tant d'assurance qu'il regrettait à présent de n'avoir plus l'occasion de refaire un discours qui serait, il le sentait, de beaucoup supérieur au premier.

— Plus fort, cria une voix.

— Qui va parler ? demanda une autre.

— Monsieur le sénateur Marchesseau, je vous l'ai déjà dit.

— Qu'il parle, alors ! On ne demande pas mieux. Il n'a qu'à parler tout de même.

— Il parlera. Mais serait-ce donc trop vous demander que de l'écouter en silence ?

— Il n'a qu'à parler et on se taira.

M. Marchesseau fit semblant de ne pas entendre cette réponse qu'il devinait lui être hostile. Il caressa sa moustache d'un geste soigneux, en homme qui ne s'émeut pas pour si peu. Il se contenta, un instant après, de jeter un regard dur et perspicace sur l'interrupteur de manière à lui laisser entendre qu'il n'oublierait pas son visage.

À la longue, pourtant, le silence se fit. À deux convives qui parlaient à voix basse, croyant qu'on ne les entendait pas, M. Dumesnil cria avec mauvaise humeur, parce que, cette fois, le nombre ne lui imposait plus :

— Mais taisez-vous donc ! Vous vous raconterez tout à l'heure vos petites histoires. C'est agaçant, à la fin !

Cette apostrophe glaça André Poitou qui rêvait de concorde et d'amour et à qui elle rappelait la réalité.

Alors, M. Marchesseau se leva enfin. Max Rojais fixa un regard mauvais sur lui. Mme Wegener, s'accoudant sur la table, simula une grande attention. John Bradley fit signe à sa maîtresse de cesser de rire et eut une expression qui semblait dire : « Je serais curieux d'écouter un homme politique français. » Marcel Lorieux repoussa son verre de liqueur et, une fois que la table fut nette devant lui, posa ses deux mains à plat sur la nappe.

— Mes chers amis, fit tout de suite le sénateur, on m'a prié de prononcer quelques paroles en l'honneur de notre cher André Poitou. C'est la rançon des hommes politiques de ne pouvoir se soustraire à de telles invitations. On s'en va par les chemins, répétant : « Ces parlementaires parlent si bien à la tribune ! qu'ils nous fassent donc goûter à leur éloquence ! » sans songer que le parlementaire, hors de l'enceinte, n'aspire qu'à un repos bien gagné. Je m'exécuterai pourtant une fois de plus, et autant en emportera le vent.

Le sénateur eut un geste désabusé. C'était une cordiale allocution qu'il projetait de prononcer. Pourtant il ne savait résister au besoin de laisser percer, derrière ses paroles, qu'il avait d'autres préoccupations plus sérieuses et que cette allocution, à côté de ses grands discours, était un jeu aimable. Il continua :

— Mon ami André Poitou m'a demandé d'assister à ce banquet. Il ne me l'aurait pas demandé que je serais venu quand même. Les liens d'amitié qui m'unissent à lui sont trop vieux et, qu'on me pardonne cette image, trop bien cordés pour qu'en une telle circonstance il ne me trouve pas, fidèle, à son côté. Et ce n'est peut-être pas ce que vous

attendez de moi, mon cher André, mais je me bornerai à dire l'ami exquis que vous êtes. La joie de cette fête ne serait pas complète si vous n'étiez cet ami. Point d'homme véritable sans la cordialité, l'aménité, la discrétion, le tact. Ces qualités, vous les avez toutes. Peu nombreux sont ceux qui peuvent se vanter de voir réunie autour d'eux une telle assistance toute secouée de sympathie. C'est votre récompense. C'est celle de tous les grands cœurs.

Le sénateur s'interrompit. Avant de se rendre au banquet, il avait pensé : « Je raconterai l'histoire de Commercy. » Il comprit que le moment de la placer était venu. Il poursuivit :

— Avant de m'étendre plus avant, je voudrais, cher ami, vous conter une aventure advenue à l'un de mes collègues alors que, peu après l'Armistice, il s'était rendu à Commercy pour inaugurer le monument aux morts de la ville. Je ne vous citerai pas son nom. Sachez seulement qu'il s'agit d'une des figures les plus marquantes de notre troisième République, qu'il s'agit d'un homme parvenu au faîte des honneurs et dont je m'honore d'être l'ami. Il venait de terminer son discours et s'apprêtait à gagner sa voiture lorsqu'un homme vêtu misérablement s'approcha de lui. Des policiers voulurent écarter le trouble-fête. Mon collègue les en empêcha. « Qu'on le laisse parler », dit-il simplement. Et il entendit alors une des histoires les plus tragiques qui soient. Ce pauvre homme, grand blessé, avait perdu les siens dans la tourmente. Lui qui avait eu un foyer, des parents, une femme, il ne possédait plus rien. Et mon collègue ne s'est pas détourné de cette douleur. Il en a compris la profondeur, la sincérité à la première minute. Lui que, chaque jour, l'on sollicitait cent et cent fois, il n'a pas hésité à faire ce qu'il pouvait. Et aujourd'hui si, prenant le train, vous allez à Commercy, suivez donc la route de Verdun, regardez donc sur le côté gauche, après Saint-Michel, vous verrez une maisonnette neuve et joyeuse d'où s'élève une fumée légère. Entrez. Vous y trouverez cet homme qui fut misérable, à présent heureux, régénéré, vivant du fruit de son travail. Combien d'hommes politiques eussent-ils exercé ainsi leur charité ? Malheureusement aucun. Eh bien ! André Poitou, vous, vous êtes de ceux-là. Vous, ministre, vous n'eussiez pas hésité à faire de même. Vous ressemblez comme un frère à mon collègue. Maintenant, je vous dirai qui est cet homme. C'est Georges Belfonds.

André Poitou, en entendant ce nom, eut l'impression qu'un jet de lumière crue s'était posée sur son visage. Il pâlit, rougit, sentit une sueur froide lui mouiller le front. Le sénateur continuait de parler, mais il ne l'entendait plus. Il le voyait faire des gestes, se tourner parfois vers lui. Un bourdonnement emplissait ses oreilles. Il perçut pourtant des voix qui s'élevaient, s'élevaient toujours plus haut.

Finalement, il se leva à demi pour étreindre le sénateur, mais celui-ci lui fit signe de ne pas l'interrompre. Alors le commerçant entendit tout à coup ce qu'il disait :

— … vous remercier de m'avoir écouté. Avant de terminer, je tiens encore à dire quelques mots à notre cher ami.

Le sénateur se tourna vers André Poitou, lui tendit les deux mains.

— Ce n'est pas moi qui parle. Pensez, cher Poitou, que ce sont tous vos amis, tous vos parents, tous ceux qui vous aiment, qui, par ma bouche, vous félicitent.

Des acclamations retentirent cependant qu'André Poitou, ivre de bonheur, se jetait dans les bras du sénateur. Il y eut un branle-bas indescriptible. Tout le monde criait, certains hurlaient. Les femmes, tirant les fleurs des vases et des corbeilles, les lançaient sur les deux hommes enlacés. Des convives s'étaient levés. On les voyait arriver des bouts de la salle en courant.

* * *

Les invités s'étaient assis de nouveau, sauf le commerçant. Il était pâle. Une sueur fine couvrait son visage. Ses mains tremblaient. Il jeta un regard peureux sur l'assistance encore agitée. Les premiers mots qu'il prononça pour remercier le sénateur, personne ne les entendit. Il redoutait de parler dans le silence. Aussi, chaque fois que des rires ou des cris retentissaient, ressentait-il un profond soulagement. Mais le silence se fit. Il se tourna alors vers le président du syndicat et commença :

— Monsieur le sénateur Marchesseau et monsieur Dumesnil viennent de prononcer des paroles qui me touchent tellement…

Il s'interrompit pour reprendre haleine.

— … Qui me touchent tellement que je ne sais comment les remercier. Nous sommes tous de grands amis, aussi…

Il s'arrêta encore.

— … Aussi serez-vous indulgents. Je n'ai jamais parlé en public. Je voudrais pourtant vous dire combien grande est ma reconnaissance. Vous pensez peut-être que je suis indifférent à l'affection que vous me portez. Je voudrais, pourtant, que vous vissiez ce qui se passe en ce moment dans ma poitrine. Alors je n'aurais plus besoin de parler, de vous remercier. Vous verriez comme je suis près de vous.

Il dut s'interrompre de nouveau. L'émotion l'étranglait. Il porta un verre à ses lèvres et reprit :

— Vous comprendriez mieux alors. Je voudrais savoir m'exprimer comme mes amis, MM. Marchesseau et Dumesnil tellement je sens que

j'ai de choses à vous dire. Ne m'en veuillez surtout pas. Quand je vous reverrai et que nous serons seuls, peut-être pourrai-je mieux m'exprimer. Aujourd'hui, trop de bonheur me bouleverse. Il me semble que je ne mérite pas que vous soyez là, tous autour de moi, pour moi. Cela me paraît impossible. Et pourtant, je vous vois. Vous êtes tous venus. Je vous remercie, mais comment. Ce n'est pas assez. Je vous remercie de tout cœur. Si j'ai désiré secrètement que vous soyez tous autour de moi, c'était pour que nous parlions en amis. À présent, je suis un peu gêné. C'est pour moi que vous êtes tous là. J'aurais mieux aimé, voyez-vous, que l'on ne s'occupât pas de moi. Enfin, je ne sais pas. Ou plutôt, voilà. Nous nous réunirons une autre fois, comme aujourd'hui, mais ce ne sera pas pour moi. Alors vous verrez que je serai plus gai. Encore une fois, je vous remercie de tout mon cœur.

Il ne put continuer. Pourtant il eut la force de cacher son trouble. Il sourit en regardant les convives et, d'une voix changée, prononça ces derniers mots :

— Demain la vie continuera et on pourra dire plus tard : « Vous rappelez-vous le banquet de l'hôtel Gallia ? »

André Poitou s'assit. Des applaudissements crépitèrent. Un vacarme indescriptible régna durant quelques instants dans la salle. Soudain, Jacques Soulat cria :

— Un ban pour André Poitou.

— Un triple ban, ajouta Louis Jarrige.

Cependant que les applaudissements résonnaient dans la galerie, le commerçant, adossé à sa chaise, les yeux mi-clos, s'employait de toutes ses forces à retrouver son sang-froid.

— Un autre triple ban, cria encore quelqu'un.

Il était impossible de s'entendre. Des salves claquaient tantôt à un des bouts de la table, tantôt au centre, tantôt partout. Des cris perçants s'élevaient parfois comme ceux d'oiseaux sauvages.

Soudain, on vit monter sur une table, que deux garçons avaient transportée d'une salle voisine, un photographe. Dans le vacarme, il installait tranquillement son appareil.

— Mais je ne veux pas qu'on me photographie, fit Mme Wegener.

Les convives, dont l'ardeur s'était tout à coup calmée, regagnaient un à un leur place. D'autres poussaient leur chaise de manière à ne pas être cachés par leurs voisins ; d'autres encore quittaient le fond de la galerie et, debout derrière ceux qui étaient assis, demandaient au photographe s'ils étaient bien dans le champ de son appareil. Il en était qui continuaient de parler comme si de rien n'était, afin d'avoir une pose naturelle et l'air surpris au moment où le déclic jouerait.

André Poitou se trouvait au centre, encadré par le sénateur et M. Dumesnil, cependant que derrière le trio se pressaient une douzaine de convives désireux d'être pris aux côtés de ces personnalités. Yvonne Stella ne parlait plus, ni ne riait de peur que son image ne fût pas réussie. Le frère d'André Poitou criait comme un fou que cette photographie allait paraître dans les journaux.

Lorsque son appareil fut bien au point, le photographe sauta à terre et but une coupe de champagne tout en répondant aux questions que les convives lui posaient. La fumée des cigares planait entre les lustres. Le maître d'hôtel ne quittait plus la salle pour être prêt à se glisser dans le champ de l'appareil. Les femmes se recoiffaient.

Soudain un silence se fit. L'opérateur venait de remonter sur la table que des garçons tenaient pour qu'elle ne basculât pas. Son aide s'approcha d'une fenêtre. Il tenait à la main une sorte de plaque de fer-blanc semblable à celles dont se servent les Italiens qui vendent, à la sortie des jardins, des glaces, sur laquelle était posé du magnésium.

Les discours étaient oubliés. Les convives ne pensaient plus qu'à eux-mêmes, ce qui donnait à cette lignée de visages, surmontant des plastrons blancs, quelque chose d'étrange et de grave.

— Attention ! fit sèchement le photographe en homme qui n'a pas à tenir compte de la surexcitation d'autrui.

Quelques femmes éclatèrent de rire juste à ce moment ; Jacques Soulat cria :

— Attendez !…

Mais, habitué à manier les foules, attentif seulement à l'ensemble, l'opérateur passa outre et fit un signe à son aide. Un éclair éblouissant illumina la salle du banquet, durant lequel on put voir, comme dans un rêve, des mains inertes, des visages pâles, les poses différentes de quelques convives, un homme se baisser et se relever, un autre passer une main sur ses cheveux. Puis un épais nuage monta jusqu'au plafond. Chaque invité avait l'impression d'avoir été pris les yeux fermés. Un violent tumulte succéda aussitôt à cet instant d'accalmie. Le banquet de l'hôtel Gallia venait d'être photographié.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro